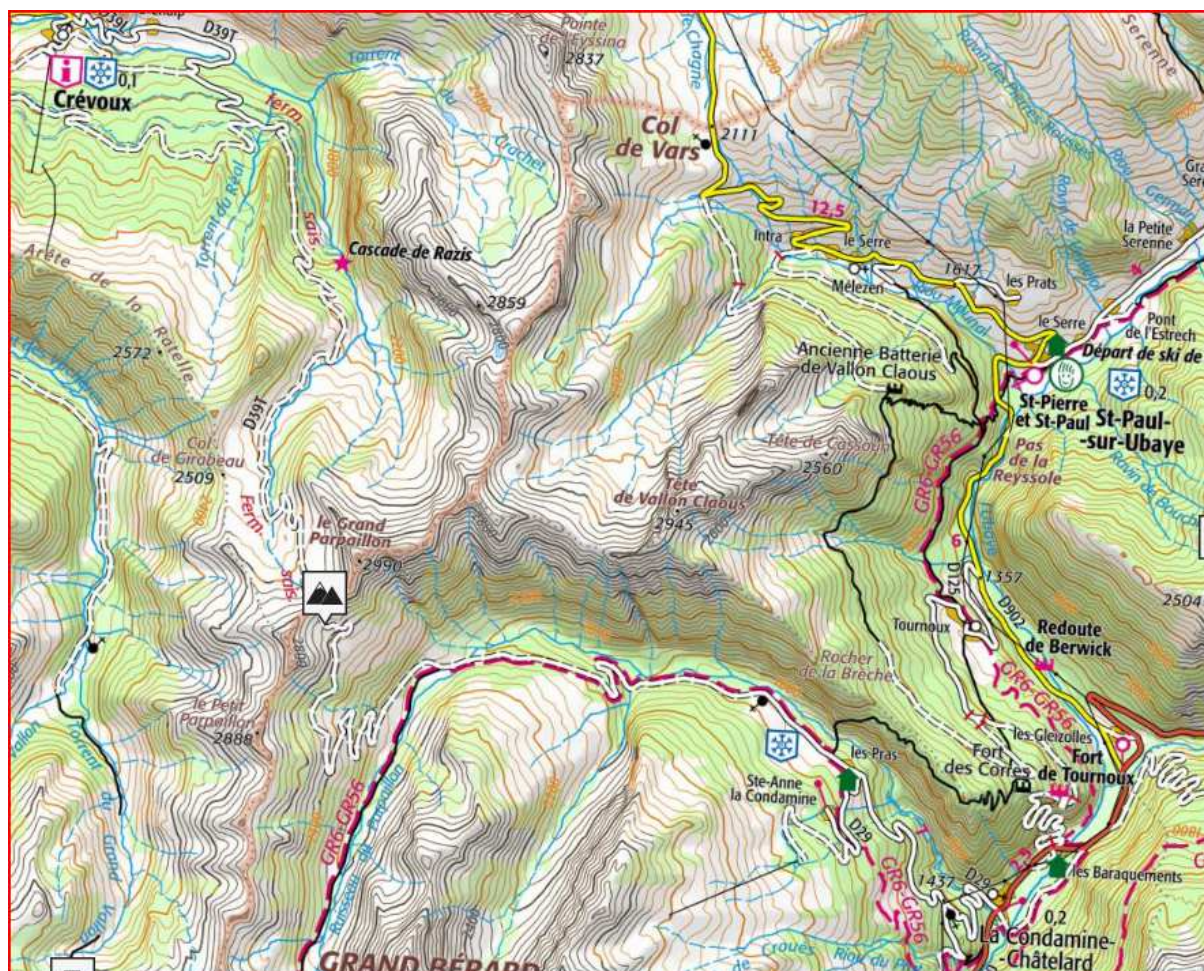


# LE PARPAILLON



**Le Col du Parpaillon dans la Revue du Club des Cent Cols**

**une saga compilée par Gerald Cowham**

**Les épisodes 1 à 6**

**Des années 1970 à 2020**



<b>Episode 1 – Les années 70</b>	<a href="#"><u>11 - Brevet Cyclo des Hautes Altitudes</u></a>
<b>Episode 2 – Les années 80</b>	<a href="#"><u>21 - Mes déboires au Parpaillon</u></a> <a href="#"><u>22 - Détours en Ubaye</u></a> <a href="#"><u>23 – Le pastis du Parpaillon</u></a> <a href="#"><u>24 – Peur au Parpaillon</u></a> <a href="#"><u>25 – Il y eut... LA Parpaillon</u></a>
<b>Episode 3 – Les années 90</b>	<a href="#"><u>31 - Parpaillon... âges</u></a> <a href="#"><u>32 - Petit bain dans le tunnel du Parpaillon</u></a> <a href="#"><u>33 - Parpaillon 78</u></a> <a href="#"><u>34 - Les petits Génies du Parpaillon</u></a> <a href="#"><u>35 - Le Parpaillon a son tampon.</u></a> <a href="#"><u>36 - Parpaillon ! Port du casque obligatoire</u></a> <a href="#"><u>37 - Le Parpaillon tant convoité</u></a>
<b>Episode 4 – Les années 2000</b>	<a href="#"><u>41 - Mythique Parpaillon</u></a> <a href="#"><u>42 - A l'assaut du Parpaillon</u></a> <a href="#"><u>43 - Le Parpaillon... un rêve ?</u></a>
<b>Episode 5 – Les années 2010</b>	<a href="#"><u>51 - Pour ou Contre le Parpaillon</u></a> <a href="#"><u>52 - Mes Parpaillons</u></a> <a href="#"><u>53 - Le tunnel</u></a> <a href="#"><u>54 - Le Col du Parpaillon, Cap Horn du tourisme à bicyclette...</u></a> <a href="#"><u>55 - Mon Parpaillon</u></a> <a href="#"><u>56 - Un col de légende, le Parpaillon</u></a> <a href="#"><u>57 - Mon Parpaillon (altitude 2.640 m)</u></a> <a href="#"><u>58 - Mon Parpaillon à moi</u></a>
<b>Episode 6 – Les années 2020</b>	<a href="#"><u>61 - Souvenirs cyclo-montagnards</u></a>



## 11 - Brevet Cyclo des Hautes Altitudes

**Ce fût un article dans « Le Dauphiné » et la médaille, très belle, qui me persuadèrent à m'inscrire au B.C.H.A. (Brevet Cyclo des Hautes Altitudes) organisé par les Compagnons du Pignon Fixe.**

C'est un 1er juillet qu'avec des coups de pédales énergiques j'ai rejoint les environs de Barcelonnette par un parcours très accidenté et sous une chaleur torride.

Le soir, je dors dans une remise appartenant au maire d'un petit village proche de Barcelonnette : Les Thuiles.

2 Juillet : de bon matin, j'enfourche le vélo et prends la direction du Col d'Allos. Sur cette route que j'ai parcourue déjà maintes et maintes fois, une foule de souvenirs me vient à l'esprit ; il y a à peine un an, c'était la seconde étape de mon « Tour de France Randonneur », j'étais heureux certes mais inquiet surtout, doutant de ne pouvoir arriver à terminer cette fantastique randonnée en solitaire. Aujourd'hui je ne suis pas pressé, je pourrai regarder le paysage tout à mon aise et cela en vaut la peine.

Vous allez penser que c'est ridicule, mais moi je n'arrive pas à rester indifférent devant un paysage montagnard, même si je l'ai vu déjà une dizaine de fois. A chaque ascension je découvre un détail jamais remarqué auparavant, parfois même insignifiant mais qui a tout de même le pouvoir de m'émouvoir et je m'extasie comme si c'était « la première fois ».

C'est vrai, j'aime la montagne, je l'aime peut-être trop, je l'aime de tout mon être.

Plus tard, c'est le ravitaillement au village d'Allos. Je remplis consciencieusement la musette car je vais devoir traverser le Col de la Petite Cayolle, col muletier rejoignant la route du Col de la Cayolle.

Par une route étroite et fortement pentue (d'après la carte Michelin « à 15 % ») je grimpe, bercé par l'air frais et vivifiant d'une forêt très dense de sapins, jusqu'au splendide Lac d'Allos. Là, je quitte la piste encore cyclable et le refuge où j'ai pu



obtenir le « cachet contrôle » pour m'engager sur un sentier virevoltant de montagne. Ce dernier traverse d'abord une forêt, ensuite d'immenses pâturages pour terminer enfin sur un flanc de montagne complètement dépourvu de végétation.

Quels ne furent pas mon émerveillement et ma stupéfaction de voir là, entre de gros cailloux chauffés à blanc paille soleil brûlant, de merveilleuses et délicates petites fleurs inconnues. Comment ont-elles pu pousser à cet endroit ? Pourtant personne ne les a plantées ni arrosées. Malgré tout, elles sont là, merveilleuses de couleur et de délicatesse, si frêles, si parfumées, si... C'est là l'une des mille et mille choses qui me font aimer la montagne.

J'avance avec précaution, posant mon pied avec délicatesse en veillant à ne point en écraser. Le sentier se faufile cette fois à travers cailloux et immenses coulées de neige que je traverse avec extrême prudence, le vélo sur l'épaule bien qu'il soit lourdement chargé.

Soudain, après avoir traversé une crête, je découvre avec stupéfaction un merveilleux petit lac, le Lac de la Petite Cayolle ; la neige, elle, venait caresser sur les bords l'eau extrêmement limpide et transparente comme un miroir.

Le sommet du col, lui, est juste au-dessus, 500 mètres plus loin environ.

Je ne peux résister à l'envie de prendre quelques photos. Dès le sommet atteint, je découvre au fond, les derniers lacets de la route du Col de la Cayolle, au loin, presque en face de moi, j'aperçois la cime de la Bonette que je reconnais grâce aux pare-brise des voitures qui brillent au soleil et beaucoup de choses merveilleuses encore. Je dévale à grandes enjambées à travers cailloux et prés, la pente qui me conduit jusqu'à la route. Des automobilistes me voyant arriver, ébahis, le vélo sur mon épaule droite, se demandent d'où je peux bien arriver. On me questionne avec fougue, on veut tout savoir et dans le moindre détail, certains même me prennent en photo comme une célébrité de cinéma.

Agacé, n'aimant pas ce genre de situation, je m'habille pour la descente et m'enfuis de cette foule de badauds.



Un peu plus tard, dans Valberg, j'ai eu droit à un terrible orage de grêle. De gros grêlons, éclatants comme des petites boules en touchant l'asphalte, s'abattent sur moi me faisant très mal. Je continue l'ascension, imperturbable. Au sommet du col, tout endolori, je cherche en toute hâte un hôtel.

Le lendemain, remis des émotions de la veille, je reprends la route.

Ce n'est qu'à 11 Heures 30, après les Cols de Sainte-Anne et de la Couillole, que je suis à Saint-Etienne de Tinée ; déjà au fond se dessine la très grande Bonette. Il va me falloir presque trois heures pour vaincre le géant des Alpes Maritimes.

Après un « pèlerinage » à la cime de la Bonette, je me lance dans une descente particulièrement virevoltante et dangereuse, à une allure folle, ralentie in extremis par une interminable procession de moutons. Encore une transhumance qui monte là-haut, vers les gras pâturages du Restefond.

Quelque temps plus tard, j'arrive à la Condamine-Châtelard, au pied du Parpaillon (un presque muletier). Je me renseigne auprès des villageois pour savoir s'il y a quelques possibilités de faire étape pour la nuit sur la piste qui conduit au col.

J'apprends ainsi qu'à Sainte-Anne, il y a un hôtel, après..... plus rien. Un fermier survient à cet instant et m'apprend qu'à mi- col il y a le refuge de bergers du Grand Parpaillon. Il ignore si le berger s'y trouve. J'essaie malgré tout d'arriver jusque là.

Jusqu'à Sainte-Anne, la route est goudronnée mais extrêmement pentue. J'aperçois l'hôtel que les braves gens du village m'ont indiqué mais je ne m'arrête pas car j'ai décidé de continuer. Encore quelques mètres puis, après la chapelle de Sainte-Anne, je quitte le monde civilisé et la route goudronnée pour une piste sinueuse et caillouteuse. Je franchis un ou deux ponts en bois puis, soudain, après avoir traversé le torrent « Parpaillon », c'est la chute ; enlisé dans la boue provoquée par le débordement des eaux du torrent lors des dernières pluies, je n'ai pu garder l'équilibre et me retrouve avec les fesses dans la boue gluante. Je me relève en lançant des mots d'injures.

Je reprends mon calme ainsi que ma place sur la croupe de « Marguerite » (c'est ma bicyclette). Je suis inquiet... Est-ce que je vais trouver le berger ? Vais-je être obligé de



passer la nuit à la belle étoile ? C'est que les nuits sont encore fraîches d'autant plus que je suis presque à 2.000 mètres d'altitude. Soudain j'aperçois par terre du fumier de brebis !.....

Je respire. Quelques minutes plus tard, un tintement joyeux de clochettes m'accueille. En sortant de la forêt j'aperçois enfin, perché au sommet d'une petite colline, le refuge. Comme il paraît accueillant !

Le berger est là. Je m'avance vers lui et lui demande sans tarder l'hospitalité. Il paraît gêné. Il m'explique qu'il vit là seul et que l'intérieur de la maison n'est pas très propre. Pourtant, il m'avoue être très heureux d'avoir de la compagnie. Cependant il refuse de me faire rentrer à l'intérieur de la maisonnette tant qu'il n'aura pas fait un peu de ménage. En attendant, j'admire l'extraordinaire paysage qui se dessine autour de moi.

Imaginez : un silencieux torrent descendant en pente douce, un étonnant et profond vallon rendu encore plus beau par la multitude des couleurs qu'on ne retrouve qu'à l'heure du crépuscule, de part et d'autre, deux gigantesques parois s'élevant en forme de V, tellement hautes à toucher le ciel et se perdant à l'horizon.

Pour compléter le tableau, un silence. Un silence tellement profond qu'il fait presque peur.

De temps à autre on entend dans le lointain un bêlement et un tintement léger de clochettes.

Je suis interrompu dans ma contemplation par la voix forte et caverneuse du berger. Ce dernier, le travail terminé, m'invite à entrer. Il m'accueille dans sa demeure avec un grand verre de vin du pays. Le soir, à la veillée, nous faisons connaissance devant une grande assiette de soupe chaude.

Dès l'aube, le berger est debout. Après avoir réuni son troupeau éparpillé dans la nuit, il me rejoint. Entre temps, j'avais préparé du café (on était devenu comme deux copains maintenant).

Dès que je vois pointer le soleil au-dessus des montagnes, je quitte mon grand ami avec une forte poignée de main, remplie de gratitude et aussi un peu de regret de ne pouvoir rester. Une heure plus tard, j'étais à l'entrée du tunnel du Col du Parpaillon. Je le traverse avec difficulté car le passage est en partie obstrué par un éboulement. De l'autre côté, des cris de marmottes me font sursauter. En voilà une qui passe, une



deuxième, une troisième...J'essaie de les prendre en photo..... trop tard, elles ont déjà disparu.

Après de nombreuses difficultés, J'arrive enfin à Crévoux, dernier contrôle de la randonnée. La patronne de l'auberge, pendant que je me désaltère, me propose de regarder le livre d'or où sont inscrits tous les noms des cyclos passés par-là. Intéressé, j'accepte. La patronne du bar disparaît dans une pièce voisine et revient un instant après avec un volumineux et poussiéreux livre. Après avoir feuilleté une centaine de pages, je découvre, à la date du 8 août 1968, une petite « bafouille » signée de la main de Jean-Claude Chaberty et de Pigeon, deux cyclos chambériens que je connais bien. Quelle bonne surprise ! Je me dois, à mon tour, d'écrire mes impressions.

A 12 heures 30 je suis à Chorges ; il faut que je sois pour le soir même à Chambéry. Il me reste trop peu de temps pour rentrer à vélo. Je décide donc de prendre le train jusqu'à Grenoble.

A 18 Heures 50 je suis en gare de la Capitale dauphinoise.

A 21 Heures enfin, je peux regagner mon domicile, fatigué mais extrêmement heureux.

Où me conduira ma prochaine randonnée ?

Dans quelle nouvelle aventure n'entraînera-t-elle ?

**Robert del Medico**

Chambéry

Revue no. 2, 1974

### **NOTA**

*Il y a 7 ou 8 ans, je découvrais au fond d'un garage, ce jeune mécanicien qui, timidement, me demandait quelques renseignements sur le cyclotourisme*

*Aujourd'hui, vous venez de lire sa passion, et, je viens de lui remettre très officiellement au nom de la F.F.C.T., le diplôme du mérite fédéral qui récompense très amplement les services rendus par ce garçon à la cause que nous connaissons.*

*Voyez comme quoi le rôle de dirigeant a parfois du bon.*



*Deuxième prétexte : Robert DEL MEDICO à l'automne dernier, en traversant avec une jeune fille un col cyclo muletier de Savoie, fit une chute de plusieurs dizaines de mètres, entraînant compagne et vélos ; blessures assez graves pour la compagne et expédition acrobatique pour récupérer les bicyclettes en fort mauvais état.*

*Que cette parenthèse vous fasse vous souvenir combien il est nécessaire de franchir ces passages difficiles avec prudence et en prenant toutes les garanties nécessaires.*

*Jean PERDOUX*





## 21 - Mes déboires au Parpaillon

**Si le Parpaillon figure bien parmi les cols à mon actif, je n'en garde cependant aucun souvenir agréable. Je ne peux imaginer son décor qu'au travers des récits publiés çà et là de ceux qui, plus favorisés que moi par les conditions atmosphériques, ont pu admirer son caractère grandiose, sauvage et autres termes laudatifs.**

Mon passage remonte à 1929, à l'issue d'un voyage cyclotouriste décidé inopinément à la journée Vélocio avec un ami lyonnais retrouvé et libre comme moi pour la semaine. Sans but défini, au hasard de nos inspirations journalières, nous avons vagabondé du Vercors au Dévoluy, de la Bérarde au Briançonnais.

Au soir de l'étape qui précédait le retour à Lyon, nous trouvant dans la vallée de l'Ubaye, vers Jausiers, la proximité du Parpaillon nous suggère l'idée de mettre la traversée du col au programme du lendemain pour prendre ensuite le dernier train du soir à Embrun et finir ainsi en beauté avant de reprendre nos occupations respectives.

Hélas, le lendemain matin le temps était complètement bouché, il pleuvait même un peu. Seul l'hôtelier affichait un optimisme sans faille, affirmant que le ciel allait se dégager sous peu et qu'une bonne journée pouvait être assurée. La pluie, légère au départ, s'intensifie, après Sainte Anne, devient déluge avec mélange de neige à mesure que nous progressions. Nous aurions dû abandonner mais, une fois embarqués dans notre aventure, il aurait été tout aussi pénible et aussi long de revenir en arrière. Aussi, poussant plus souvent le vélo que le chevauchant, sous la pèlerine devenue inefficace et les pieds dans l'eau, mouillés, transis... et affamés (nous n'avions qu'un trop léger casse-croûte), nous sommes passés devant Crévoux en fin d'après-midi sans prendre le temps de nous arrêter à l'auberge Faure, torturés par le souci de notre train, sans avoir eu d'autres visions que des sommets noyés de nuages derrière un rideau de pluie et du terrain où nous posions nos pieds. Dans notre wagon, nous nous disions avec philosophie que la beauté inoubliable (?) du Parpaillon serait pour une autre fois.

Celle-ci aurait pu se présenter pour moi, en 1931, mais de façon toute différente et il n'était pas question de cyclotourisme. Convoqué comme réserviste au 14ème train



auto pour une période de 21 jours, j'appris à mon arrivée à la caserne que la compagnie auto participait, réservistes compris, aux manœuvres alpines du 14ème corps. Camions, camionnettes, hommes et chevaux furent pris en charge par le P.L.M. et débarqués le lendemain matin dans une petite gare de la vallée de la Durance pour prendre la route jusqu'à Embrun. C'est à cet arrêt que le lieutenant du groupe auquel j'appartenais me demanda de prendre le volant d'une camionnette et de monter une dizaine de réservistes .... au col du Parpaillon, qu'il crut devoir me montrer sur sa carte.

Plutôt interloqué par cet ordre saugrenu, je lui demandais si c'était sérieux car le chemin du col n'étant, à ma connaissance et pour y être passé, qu'un sentier seulement accessible aux mulets des chasseurs alpins, je ne pensais pas qu'une camionnette ou même une voiture ordinaire puisse aller très loin au-delà de Crévoux.

C'était cependant le col qui était prévu sur les instructions qu'il possédait. Je ne pouvais que lui dire que je ne me sentais pas capable d'une telle mission, n'ayant pas l'habitude de la conduite d'une camionnette sur un tel terrain, je ne voulais pas risquer l'accident grave pour mes camarades ... et pour moi. C'était aussi un officier réserviste et, compréhensif, il n'insiste pas : « Bon, je vais trouver un autre conducteur et en ce qui vous concerne, vous vous occuperez d'assurer la circulation au col de Vars avec quelques autres réservistes que je vais désigner, pendant et jusqu'à la fin des manœuvres. Comme je n'ai pas de véhicule disponible, à partir de Guillestre où la camionnette va vous conduire, vous monterez à pied jusqu'à Ste Marie de Vars, logement en grange qui sera désigné. Le ravitaillement vous sera monté tous les jours.

Et voilà comment ayant décliné la tentative du Parpaillon en camionnette, j'ai eu le privilège avec 5 ou 6 compagnons, d'une villégiature en montagne qui, si elle n'avait pas le confort d'un 2 ou 3 étoiles, nous a fait passer quelques jours de bons moments, sans corvée ni marche militaire, les occupations de notre commission régulatrice de la route au col de Vars étant peu astreignantes et limitées lors du passage de quelques convois militaires. A cette époque, on ne connaissait pas les jeeps, half tracks et autres véhicules tout terrain. A la fin des manœuvres, j'appris qu'aucune camionnette ou voiture n'était montée.

Plusieurs années passèrent sans l'occasion d'une nouvelle approche avec le Parpaillon. Mes vacances cyclistes se passaient ailleurs que dans les Alpes : Tyrol, Dolomites, Suisse, Corse, Pyrénées, Espagne, etc... puis vinrent les années 39/45 peu propices pour s'aventurer sur une route stratégique. D'autres années, d'autres voyages et c'est



seulement en 1970, à l'occasion de la Semaine Fédérale de Gap qui comportait la randonnée du Parpaillon que j'ai pu penser à régler mon compte arriéré avec lui. Sans qu'il soit question de me lancer dans cette épreuve que j'estimais trop dure pour moi, j'envisageais d'utiliser la voiture pour me faciliter l'approche jusqu'à Savines ou Embrun et, après avoir fait la traversée, de retrouver la Condamine ou à Jausiers, la voiture d'un ami qui m'accompagnait ou, à défaut, de fréter un taxi ou autre véhicule à Barcelonnette pour rejoindre mon véhicule à son point de parking.

L'homme propose... mais mon projet ne devait pas se réaliser. Le lundi 3 Août, en montant au Giobernay dans le Valgaudemar avec quelques amis, un infarctus m'a stoppé à la hauteur de Rif du Sap. Déjà un « avis sans frais » m'avait forcé à mettre pied à terre lors de la journée Vélocio quelques semaines auparavant et la veille, le 2, dans le col de la Sentinelle, j'avais éprouvé des difficultés inhabituelles. J'aurais dû m'inquiéter de ces premiers avertissements.

Passons... j'ai échappé à l'accident grave mais le vélo me fut strictement interdit pendant plusieurs mois et ensuite autorisé, mais avec de telles réserves que, maintenant, ayant onze fois l'âge de raison, j'ai en plus, une raison de penser que je n'irai pas refaire le Parpaillon...

### **Francisque FERLAY**

CHARBONNIERES (69),

Sociétaire au CT Lyon depuis 1925 (57 ans au même club, qui dit mieux).

**Revue no. 10, 1982**



## 22 - Détours en Ubaye

**Il vibrait de tout son corps lorsqu'il en parlait, avec un rien d'inquiétude dans le regard, l'ami Jacques, car le sujet était d'importance pour un Cent Cols qui a établi son camp de base non loin d'un col nommé PARPAILLON.**

Nous y étions et le nom était jeté, l'objectif cerné, la voie d'accès repérée finement sur la carte au 1/50000 mais auparavant, il restait à se persuader qu'il n'était pas un obstacle insurmontable car le poids de l'histoire se faisait bien présent.

Quand on connaît la somme de récits qui l'entoure, le magnifie, le décrivant comme un obstacle très respectable, il entre en vous comme une petite pointe d'inquiétude modulée par l'expérience acquise au fil des routes sans cesse recommencées. Et puis à grands coups d'amitié émaillée d'une certaine complicité, qui laisse présager que la solidarité n'est pas un vain mot, cet objectif vous devient familier. Vous l'imaginez comme une belle montagne, d'abord boisée puis allant plus avant, elle livrera une partie de ses secrets, une à une ses beautés et comme une femme elle vous laissera découvrir ses atours les plus précieux.

Comme des amants pour qui l'amour ne se résout qu'à une manœuvre d'abordage, nous l'approchons avec un léger pincement au cœur, une retenue que nous inspirent le fort pourcentage et la fin d'une nuit tourmentée, peuplée de rêves agités.

Le PARPAILLON au jour naissant, c'est un festin d'odeurs dans lequel se mêlent harmonieusement le serpolet et le thym sauvage, tels les violons d'un orchestre symphonique soutenant la fugace impression d'être sur une autre planète, tellement ces chocs olfactifs et visuels vous titillent allègrement toutes les cellules de votre corps. C'est l'Italie ! le vin ! j'ai envie d'écrire l'amour ! mais je ne sais pas si cela convient, peut-être ? Car ces moments-là étaient d'une telle intensité que je persiste et persifle au risque d'entendre dire un jour que mes états d'âme dépassent quelque peu la raison.

Pourtant devant la chapelle Ste Anne, nous fûmes surpris par un lever du jour comme on en a toujours rêvé, un ciel pur, une légère brise qui rafraîchit la sueur frontale, et le sentiment d'avoir devant soi des instants de vie inoubliables.



Nous pénétrons dans le bois du BOUSQUETON constitué de pins Cembro d'une majesté qui vous inspire l'humilité devant tant de grâce et d'équilibre naturel. La lumière naissante pénètre à travers les résineux en inscrivant sur notre chemin une « sérigraphie » du meilleur effet.

Atteignant le pont BÉRARD, nous faisons un premier point et quelques photos pour graver sur l'image nos impressions que nous sentons déjà très fortes.

Aux abords de la cabane du PARPAILLON, nous vîmes les premiers troupeaux encore engourdis et rassemblés aux côtés d'un chien veillant non loin d'eux ; les premières marmottes aussi, d'abord fières, nous saluant d'un sifflet court et strident puis, au fil de la grimpe, se faisant moins farouches, restant tout simplement érigées, portant sur nos machines et nous-mêmes des regards débonnaires. Après tout, n'étions-nous pas aussi des bipèdes affublés de drôles de machines avec la prétention de se hisser sur le toit de leur domicile ?

Sur des lacets réguliers, nous nous élevions à une allure qui ne ressemblait en rien à celle que nous adoptons d'ordinaire sur la route car il faut bien composer avec les paramètres de la randonnée cyclomuletère qui sont : progression et recherche constante d'équilibre tellement le terrain est irrégulier. Mais quelle belle école ce serait pour tous les routiers qui éprouvent les pires difficultés à maîtriser leur machine sur des terrains souvent bien plus aisés !

Puis vint le soleil, ce fut un cadeau, un Noël avec de la neige, des sabots, un feu, des calissons, du pain d'épices, des oranges, une joie sans mot, nous étions d'ailleurs éloignés de quelques hectomètres, mais d'un commun accord, comme deux gamins, nous avons disposé nos bicyclettes en faisceaux, nous sommes là, plantés face au soleil devant cette merveille, nos yeux n'en peuvent plus et se repaissent d'images de paix et de bonheur simple.

Nous n'avons presque rien à nous dire mais devant les yeux de Jacques, comme une lueur de bonheur, d'amitié partagée et au loin l'aurore d'une complicité qui vient de naître.

Sacré PARPAILLON ! Seulement un col me direz-vous, j'objecterai seulement en vous disant : parcourez-le, il m'étonnerait qu'il ne vous laisse qu'un souvenir sans valeur ou tout au plus une vague impression.



Devant le tunnel, nous fixons de nouveau nos impressions sur la pellicule, mais comme Jacques est un puriste, nous gravissons la raillère au-dessus du tunnel pour accéder au col. Là, Messieurs, Mesdames, les cyclos blasés de tous poils, de toutes fédés, de tous partis, de toutes confessions, je souhaite qu'un jour vous puissiez vivre comme nous ce site d'une aridité lunaire baigné dans la lumière de la haute UBAYE.

Les qualificatifs les plus prestigieux n'y suffiraient pas, je préfère de loin une invite qui vous mènera sur la trace de ce sol dont le souvenir restera longtemps gravé dans nos mémoires.

**Jacques BORDENAVE et Jean-Jacques LABADIE**

**Revue no. 11, 1983**



## 23 - Le Pastis du Parpaillon

Ce matin, avec mon ami Jean-Claude, nous allons escalader un col, le sixième de + 2000 m depuis la veille, mais je pense que c'est le plus beau. J'ai entendu parler de lui comme d'un Dieu, lu des articles sur lui, écouté les conseils de ceux qui l'ont déjà grimpé (et ils sont trop rares au G.C. Nîmes à l'avoir escaladé : tant pis pour eux). Ce qui est certain, c'est qu'il attire le cyclotouriste.

Ce matin donc, réveil à 5 heures ; la tente pliée et tout le tintouin mis dans la sacoche avant ; il est 6 heures quand nous quittons le camping. La route descend jusqu'à Condamine, mais pas pour longtemps, un kilomètre, le temps de s'échauffer.

A l'entrée du village, au premier virage à droite, direction Ste-Anne ; je passe presque tout à gauche. Ce n'est pas que ce soit vraiment dur, mais nous avons, dans nos sacoches, notre tente, nos linges de rechange et notre repas de midi : vous voyez, tout ce qu'il faut pour faire du cyclo-camping. Jean-Claude, en plus, a tout son matériel de photo. Un journaliste qui suit un grand événement sportif n'oserait pas en emporter autant.

Nous allons à une petite allure régulière. J'ai vérifié avec mon compteur : 5 coups de pédales pour faire 10 mètres ! Ça mouline ! le forcing, ce col ne l'aime pas, il faut le prendre en douceur, comme l'on fait une caresse à une jolie épouse, ou que l'on déguste un bon petit vin à petites gorgées. Il lui faut de la douceur, mais ce n'est pas pour cela qu'il vous fera des cadeaux.

La route est encore goudronnée, mais dans quel état ! un coup de guidon à droite, un autre à gauche pour éviter tous les trous et bosses jusqu'à Ste-Anne. Voici, ici le bitume disparaît pour laisser la place à un chemin mulotier. Une petite halte s'impose à la chapelle, où l'on fait le plein d'eau à la fontaine. Jean-Claude prend quelques photos du paysage. Des nuages commencent à couvrir le ciel.

Nous entamons le vif du sujet, la roue arrière dérape un peu, je passe tout à gauche et mon allure de croisière passe à 5 km/h. Il est 7h du matin. Un œil sur l'état du chemin pour guider la roue avant aux meilleurs endroits, l'autre dans la forêt à la recherche d'une marmotte. Mais, pour le moment, rien à faire. Avant que je ne les aperçoive, elles m'ont déjà vu et alertent leurs collègues d'un grand coup de sifflet. J'en verrais



beaucoup de loin, et même de très près, mais en deux ou trois bonds, elles disparaissent dans leurs trous.

Décidément, ce col ne nous fait pas de cadeau, mais en grimpant en douceur, il commence à nous montrer ses trésors cachés. La forêt cède la place à la prairie avec de nombreuses fleurs dont je ne connais pas les noms, toutes aussi belles les unes que les autres. Au loin une marmotte siffle, nous sommes repérés. Au bout d'un ruisseau, j'en aperçois une, qui d'un bond, saute dans son trou.

Après le passage d'un pont de bois, un ru n'a rien trouvé de mieux que de choisir le chemin où nous roulons comme lit ; et nous sommes bien obligés de rouler dedans. Nous passons devant une maisonnette et, d'après la carte routière, il ne nous reste à faire que 6 kilomètres. Nous sommes à 2000 m d'altitude.

Le chemin devient beaucoup plus caillouteux ; les pierres gicent sous nos roues, mais nous avançons toujours à la même vitesse. Même caresse. Misère ! nous avons droit maintenant à une bonne averse qui nous oblige à mettre nos ponchos. Je regarde Jean-Claude avec un air un peu inquiet. « On continue ou on retourne sur nos pas ? Personne n'est chaud pour abandonner si près du but : nous avons fait 13 km et il nous en reste à peine 4 à faire. Les nuages sont encore bien haut, alors continuons, la pluie ne durera guère.

Quelques coups de pédale plus loin, une marmotte sort d'un recoin de la route, la traverse, et se perd dans la nature. Je sors mon appareil photo, le passe autour de mon cou, prêt à servir et ouvre l'œil. Je n'ai pas le temps de partir qu'une autre sort à quelques mètres de ma roue avant, s'arrête devant son trou et me fixe. Je mets pied à terre le plus doucement possible et, sans la perdre de vue, je la photographie à deux reprises. Jean-Claude arrive, je lui fais signe de ne pas faire de bruit. Enfin ! il va pouvoir la photographier, sa marmotte.

Il sort tout son attirail, règle son objectif et la prend sous plusieurs angles. Il change même de pellicule. Cela dure une bonne dizaine de minutes. Nous avons dû tomber sur une marmotte-starlette. Plus haut, j'en repère une autre qui vient de se cacher derrière un petit buisson en fleur. A ce moment, mon ami découvre à dix mètres de nous, une nichée de deux jeunes de l'année. Elles jouent devant leur trou. Surprise ! on se regarde tous les quatre et, d'instinct, elles se réfugient dans leur trou. Mais déjà elles ressortent leur tête du terrier, nous épient, et, semblant comprendre que nous





ne leur voulons pas de mal, se remettent à jouer, sans nous perdre de vue pour autant. Prudentes les « pitchounes » !

Je ne vous dis pas le plaisir de mon collègue à les prendre en photo. Il prend même le temps de sortir et poser son trépied. Au loin, un grand coup de sifflet nous fait lever la tête. Encore une autre ! Posée sur un rocher, assise sur ses pattes postérieures, elle aussi nous observe. Nous n'en avons jamais tant vu.

Il nous faut reprendre la route et terminer le Parpaillon. Le chemin est toujours aussi rocailleux et je sens que le sommet n'est pas loin. A la sortie d'un virage, je vois que le chemin suit la montagne et qu'il y a un bon raidillon au bout. D'après les renseignements des anciens, je suis près du sommet. Encore deux lacets à passer, un dernier coup de rein dans un dernier « mur » à 10%, un dernier virage et c'est alors que ma joie éclate ; là, en face de moi, à 200 ou 300 mètres, une bouche grande ouverte qui semble me dire : « viens, tu as fini ton ascension ». Un rayon de soleil passe sur la montagne et dans mon cœur, j'entr'aperçois une marmotte qui s'enfuit à mon approche et me saluant. Je suis devant le tunnel du Parpaillon ! 2643 mètres.

Je pose mon vélo contre une borne et je grimpe au sommet du tunnel pour attendre Jean-Claude qui ne tarde pas à arriver. Je me fis le plaisir de lui lancer une boule de neige pour fêter son entrée au Club des Cent Cols. Et puis, avoir le col du Parpaillon dans sa collection, c'est beau.

En bon méridional que je suis, une idée me traverse la tête : je remplis le bidon avec de la neige qui se trouve sur le tunnel, et le soir, dans le train, nous avons bu un Pastis à la neige fondue, je ne vous dis que ça ! Croyez-moi, qu'est-ce qu'il était bon ! Et puis, je ne sais pas quand nous en boirons un autre, de verre, à l'eau des montagnes. Comme le veut la tradition, nous avons traversé le tunnel, et il a fallu que je mette mon pied droit dans une flaque d'eau bien profonde.

Finalement, le Parpaillon n'est pas si rude que l'on pense, il suffit de le prendre en douceur, et il vous montrera toute sa flore, sa faune et les beautés de son paysage. Ce même jour où deux nîmois sont au sommet du plus prestigieux col muletier de France, arrivait à Nîmes le Tour de France. Je crois quand même que c'était nous les plus heureux.

**Raymond Cros, Nîmes Revue no. 15, 1987**



## 24 - Peur au Parpaillon

**20 juillet 85. Le réveil sonne. Un coup d'œil à la fenêtre nous laisse présumer une magnifique journée d'été. C'est la douce fébrilité du départ, dans la fraîcheur matinale...**

Avec Pierre, nous avons bien préparé notre affaire. Il s'est enfin décidé à monter un triple plateau (32x26) et, hier soir, dans notre gîte de St Sauveur, j'ai changé nos couronnes pour une 24 dents et équipé ma jante arrière d'un boyau de cross ! Les 10 km de chemin non goudronnés nous inquiètent un peu et nous partons avec 2 boyaux de rechange chacun ! il est des cols qui ont leur réputation !

Quel plaisir de pédaler dans la fraîcheur d'une belle journée qui va naître. Nous montons les premiers kilomètres à l'ombre de la vallée dominée par la forêt de Méale. A la sortie de Praveyral nous rattrapons un berger qui conduit ses quelques brebis vers la montagne. Nous entamons la conversation... et le casse-croûte car, tout à l'heure dans la pierraille, nous aurons besoin de toutes nos forces. Nous laissons Crévoux sur la droite. Il est plus logique de signer le livre d'or qui s'y trouve à notre retour... Un pont enjambe le torrent. Le goudron laisse la place aux cailloux. Nous y voilà ! Dérailliers tout à gauche, les mains sur les cocottes, nous débutons prudemment en danseuse. Altitude 1660 m - Pente 12 % - Objectif 2645 m.

Assis, la roue arrière adhère mieux, mais comment trouver un équilibre sur ces pierres ? Le funambule n'est-il pas debout ?

La chaleur pointe au nez, et conjuguée à nos efforts nous continuons l'ascension torse nu. Nous rions à la pensée du spectacle que nous pourrions offrir aux passants... s'il y en avait : cuissards, bretelles noires et torsos blancs assortis au bob ! Pierre fait quelques sauts de cabri pour sortir sa roue avant de l'ornièrre. Des grappes de papillons s'envolent à notre passage.

Pour me délivrer des cailloux, je tente une escapade à travers champs. Hélas, mes jantes étroites s'enfoncent dans l'herbe molle et freinent ma progression. Quelques brebis égarées broutent silencieusement. Plus haut, nous rencontrons le berger, son troupeau et ses chiens noirs. « On les récupérera ce soir en descendant » nous dit-il, aucunement inquiet de les laisser errer à plusieurs centaines de mètres.



Vers 2300 m, les prés laissent la place aux rochers. L'air vif nous oblige à remettre nos maillots. Nous suivons le torrent de Crévoux. Une marmotte court sur l'autre versant. Nous en surprenons une autre au passage du gué. Les gentianes font leur apparition. Nous pensons que le tunnel est proche, et à chaque détour de virage, nous croyons l'apercevoir.

Le voilà enfin ! C'est fini. Le Parpaillon est vaincu. Les vélos posés contre un névé à l'entrée du tunnel, nous contemplons le panorama.

Pierre propose de traverser le tunnel pour admirer l'autre versant. Il fait froid dans l'obscurité. Et la sortie, petite boule de lumière, nous éblouit. Nous pataugeons les pieds dans l'eau glacée. J'abandonne et fais demi-tour.

Qu'importe le panorama sur l'autre versant, l'objectif est atteint... Pierre persiste et arrive au bout du tunnel. Mais que fait-il ? Pourquoi ferme-t-il le lourd portail ? Voilà, cette fois je suis dans le noir complet ! Mais que crie-t-il ? Au secours ? Que diable ! Il a encore trouvé une nouvelle farce, me dis-je en continuant mon bonhomme de chemin vers le soleil. Le doute me prend, ravivé par la persistance de ses appels. Je fais à nouveau demi-tour vers la sortie obstruée, et je lui crie : « Ouvre le portail ! Je n'y vois rien ! » Mais, pour toute réponse, il continue d'appeler à l'aide. Je termine en courant, poussant le vélo dans les flaques d'eau froide, au risque de tomber.

« J'ai le bras coincé entre les deux battants du portail ! Délivre-moi ! » s'écrie-t-il. Je tire, je pousse, rien à faire, le portail ne veut pas s'ouvrir ! Pierre souffre, sa montre s'est brisée, son poignet enfle. « Fais quelque chose ! » s'exclame-t-il !

J'essaye en vain d'enfoncer une pierre entre les 2 battants ! Prends le cadre du vélo pour faire levier, « mais fais quelque chose ! » s'écrie-t-il.

A grands coups de pied, j'enfonce sa roue avant dans l'entrebâillement du portail, soulageant son poignet prisonnier. Mais impossible de le libérer, sa main est toujours de l'autre côté. Il a froid maintenant. Nous sommes seuls dans le noir. Comment faire ?

Tout d'un coup nous découvrons dans le portail, une porte. Je l'ouvre et passe de l'autre côté de la montagne, baigné par le soleil. Je cours dans tous les sens à la recherche d'une solution. Cette grande pierre plate fera l'affaire. Trop lourde pour



moi, je la tire jusqu'au tunnel, la coince dans l'entrebâillement et je fais levier de toutes mes forces. Le portail s'entrouvre d'un millimètre ou deux et, avant que Pierre n'ait pu dégager sa main, la pierre casse, provoquant un mouvement de repli du portail... et un cri de douleur. Plusieurs tentatives encore, et... délivrance !

Nous passons au soleil, son poignet est sanguinolent. Il était temps, Pierre allait s'évanouir. Nous retraversons le tunnel par la petite porte. La roue de Pierre est à peine voilée ! D'une main, il descend doucement, alors que je dévale chercher des secours. Plus bas, un camping-car monte lentement. Il accepte de monter le chercher et de le redescendre jusqu'à la partie goudronnée.

Quelques jours passent, Pierre le radius cassé, le bras plâtré retourne à l'hôpital pour une visite de contrôle. Il rencontre le campeur belge qui l'a redescendu du col et lui demande ce qu'il fait là ; et notre belge de répondre : « Pendant que je vous accompagnais, ma fille s'est ouvert le genou en m'attendant ! »

Sacré Parpaillon ! Quand tu nous tiens...

**Freddy Anceschi**  
Cyclos de Moirans

**Revue no. 15, 1987**



## 25 - Il y eut... LA Parpaillon

**La femme est la moitié du ciel. (Proverbe Chinois contemporain).**

A l'aube attentive de ce matin d'été, entre loup et premiers appels des bergers ; à cet instant précis du plus grand silence, où la montagne se vêt de rosée, désir du jour qui vient et qui n'en finit pas de nacer le ciel. Ils se retrouvèrent, par hasard, sur la route, au sortir de Jausiers.

Lui, tout léger tout beau, le maillot cycliste des dimanches, la bête de course chromée et équipée de neuf, un peu « frime » - il ne fait pas tous les jours une si célèbre randonnée- Vélo-cœur en fête- respirant les dernières senteurs de la nuit, et les premières brises du jour naissant.

Elle, menue mais déterminée, le pull-fraîcheur du matin, un petit frisson sur ses jambes nues au passage des torrents et de leurs bouffées glacées ; la bicy-randonneuse discrète et efficace, petites manivelles, petites poignées de freins, petits développements. Vélo-décidée mais un peu inquiète - elle ne s'attaque pas souvent à un tel monstre sacré.

Ils démarrèrent donc ensemble, ce matin-là, par hasard ou par chance. Et, bien que ses capacités physiques à lui, lui aient permis, s'il l'avait voulu, de la distancer rapidement, il préféra commencer l'ascension en sa compagnie. Cela faisait si longtemps qu'il roulait seul. Et puis, il faut le reconnaître, elle lui plaisait, le visage rose du premier effort, éclairée de côté par cette lumière qui, maintenant, inondait la vallée.

Ils obliquèrent à La Condamine, sur la petite route qui grimpe à flanc. Quelques lacets bien raides. Elle enleva son gros pull, le plia et le rangea soigneusement dans sa sacoche. Il l'attendait. Pourquoi la quitter dorénavant ? Rien ne le pressait. En fait, ils avaient tous les deux une journée entière devant eux. Il découvrait que c'est une telle harmonie que de grimper ainsi ensemble, les jambes se mouvant presque au même rythme, lui plus en force, elle toute en régularité, gagnant mètre après mètre, sans effort apparent, mais en réalité animée d'une sourde et puissante énergie intérieure.

Il se prit à l'admirer, d'ainsi ne pas montrer la moindre trace de souffrance. Juste une imperceptible buée, que sa peau exhalait, échauffée par le travail musculaire continu.



Et l'accélération de son cœur, qui lui rendait les yeux plus brillants, comme d'une fièvre légère.

Il eut peur soudain de ne pas lui plaire, de l'importuner, avec son babillage banal sur ses précédentes grimpées dans la région - ici c'était rudement raide, vous savez, mais en haut quel panorama ! – Là, je suis passé en 36x22, j'étais très en forme - et connaissez-vous tel itinéraire ?

Il cherchait désespérément des anecdotes plus intéressantes, plus amusantes, sortant de l'ordinaire ; tout ce qu'il trouvait à raconter lui paraissait aujourd'hui très fade. Cependant, elle l'écoutait, relançait la conversation, et, petit à petit, ils firent connaissance.

Au ruisseau du Bérard, elle enleva ses gants, et l'eau de leurs bidons leur sembla fraîche par rapport à la tiédeur de ce matin d'été. La route était depuis un moment en terre, mais bien roulante. Le jour s'établissait dans sa splendeur, tandis qu'ils s'élevaient côte à côte.

Il progressait sans effort, l'accompagnant du regard. Il se dit qu'elle était belle, le plein soleil cette fois-ci faisant ressortir sa peau hâlée, creusant les ombres, les fossettes, autour de son sourire. La face claire des rochers piégeait les rayons de lumière, et, quand ils passaient contre, c'était presque comme le voisinage d'un morceau d'étole en fusion, ou l'haleine torride d'une bête fauve des montagnes, tapie là, tout près d'eux.

Il pensa qu'il avait peut-être choisi un maillot trop épais ; tout à l'heure, il risquait d'en souffrir si la température montait encore beaucoup. Il eut chaud pour elle, qui avait encore un douillet sweatshirt, et pensa qu'elle ferait mieux de l'ôter, d'offrir sa peau au soleil. Sa peau nue. Soudain, il comprit combien elle le troublait.

Sa présence était si naturelle, elle faisait corps avec le paysage, s'y glissait sans créer aucun désordre, aucune disharmonie. Son imagination à lui, comme sous l'emprise d'une légère ivresse, devint lyrique.

La courbe de cette montagne sur l'horizon lui en évoquait une autre, plus déliée encore... Le chevelu des forêts le renvoyait à un autre, plus touffu encore... l'odeur acidulée et tiède du foin coupé lui en rappelait une autre, plus douce... Le goutte à



goutte de l'eau dans la prairie, filets d'argent luisant sous le soleil, décidément, le chavirait au plus profond...

Il aurait voulu être ce vent léger, qui lui donnait, comme a dit un poète, la main sous ses vêtements.

Ils dépassèrent les derniers arbres ; maintenant la montagne aurait pu être austère et silencieuse, au contraire elle était toute vibrante, de lumière et de vies minuscules. Regarde cette fleur, dit-elle - et elle s'arrêta et s'agenouilla devant une curieuse joubarbe. Il s'arrêta aussi, et l'on entendit bourdonner les abeilles sauvages. - Et regardes le vol de cet oiseau, comme un accent dans le ciel. Puis elle se tourna vers lui, lui sourit. Et c'était comme si la montagne entière, passée la timidité du matin, s'offrait, exprimait la magnificence de ce jour d'été, le désir fou qu'il soit midi ; il lut tout cela dans ce sourire.

La route s'élevait au-dessus du ruisseau du Parpaillon, plus rocailleuse, mais toujours roulante. C'était bon d'aller à son rythme à elle, plus lent, même s'il devait se contraindre un peu à ralentir, à l'attendre. Elle se dévêtait toujours, enleva son sweatshirt, ne fut plus vêtue que de son cuissard et d'un débardeur très échancré. Ils goûtaient tous deux le soleil, qui caressait leur peau, déjà embrasée de l'intérieur par l'effort physique. Encore un peu de temps, et les mêmes rayons se feraient brûlants, en approchant du zénith. Avec elle, grâce à elle, il était en train d'apprendre le pur plaisir d'une ascension, quand le cœur bat un peu aux tempes mais ne s'affole pas tout à fait, quand l'on reste toujours bien en deçà du seuil de la douleur, à goûter chaque minute, chaque tour de roue, chaque détour de la route qui offre une découverte. En plus, aujourd'hui, il apprenait que le plaisir peut être totalement partagé.

Cependant, à partir du grand virage qui annonce les derniers lacets directement sous le col, il lui sembla qu'elle accélérât graduellement. Il lui dit son admiration, d'avoir ainsi gardé son énergie, pour la lancer toute entière dans ce dernier corps à corps avec la montagne.

Oui, il en était sûr maintenant, elle avait changé de rythme, et déployait désormais sa puissance. Il en fut impressionné. Puis, le vent qui annonce la proximité des cols commença à souffler, faisant voler ses cheveux et son sourire plus tendu lui donna l'air un peu sauvage.



Ils touchaient au but, devinaient déjà la présence obscure du tunnel, comme une déchirure de nuit, au-dessus d'eux.

Il en avait toujours rêvé et eu peur à la fois, de ce passage d'ombre un peu mystérieux, quasi-initiatique. C'était l'aboutissement de beaucoup de sorties ; il avait gardé cela pour le meilleur de l'été, avant les orages du mois d'août, avant que l'herbe des hauts-alpages ne commence déjà à tourner couleur d'automne.

Et voilà que brusquement, au détour d'un dernier lacet, ils l'aperçurent, bouche bien dessinée au flanc de la montagne, plus noire que la nuit elle-même, plus tentatrice que jamais. Autour d'eux, le soleil était si haut qu'aucune ombre franche n'attirait le regard. Mais, seule, l'ouverture de ce tunnel était fascinante, promesse de havre de paix, retour à une vie d'avant l'éclaboussure de lumière de la naissance, trou noir de l'espace les aspirant, en spirale invisible, et voulant les réincorporer dans son néant.

Ils entrèrent, doucement, à pied, tenant leurs vélos, pour laisser leurs yeux s'habituer à l'obscurité. La fraîcheur les surprit, contrastant avec la température extérieure. Silence humidité. La voûte laissait perler de très minces filets d'eau, qu'ils sentaient au passage couler sur leurs joues, sur leurs bras nus, sans les voir. Ils avancèrent, un petit œil rond de clarté les guidant, là-bas, si loin que la distance à franchir leur paraissait incommensurable.

Enfin, il était là, au cœur profond de la montagne, pensa-t-il. Son impatience s'était calmée un instant, tous ses sens tendus à l'extrême, le temps d'apprendre à aimer ce lieu, si étrange et différent, mais voici que cette même impatience renaissait, de plus en plus violente : pourquoi avançaient-ils toujours, sans que le but ne se rapproche plus vite ?

Ils progressaient côte à côte, sans se voir : il décelait sa présence tout près de lui, à un léger déplacement d'air, au subtil parfum de son corps comme celui d'une orchidée de la forêt des pluies, au bruit rythmé de son souffle. Elle était là, infiniment proche, car il n'y avait plus entre eux l'obstacle de la lumière, ni celui du vent, ni celui du froissement fugace mais répété des herbes parcourues par les insectes de l'été. Ils étaient unis, comme jamais.

Puis, l'ouverture grandit, la fente se fit espace, largement ouvert sur le ciel, se nimba de rayons comme Dieu dans sa Gloire ; leur tension commune devint extrême, ils se





mirent à courir vers cette issue tant attendue, espérée, voulue de toute leur âme ; dernière course folle, sans retenue... et, brutalement, débouchèrent dans l'éblouissement de midi. Aveuglés, l'été leur sauta au visage, redevint emprise sur leurs corps, les dénoua de tous les désirs, de leurs angoisses secrètes, dans sa douce chaleur. Le bonheur les transfigurait. Le monde, à leurs pieds, leur appartenait.

Les voici allongés un peu plus bas dans l'alpage, lui, si heureux, elle, inspirant très profondément, communiant avec l'univers, et doux, si doux, ces moments de repos.

Ils prirent leur temps, tout leur temps. Détaillèrent chaque repli de chaque pétale de chaque anémone des neiges. Donnèrent des noms à chaque sommet, au moindre thalweg, et aux lointains bleutés. Le soleil se refit caresse, tendresse. Et le torrent, encore plus bas, chuchotait. A l'heure où l'ombre des rochers grandit de nouveau, de l'autre côté du jour, ils entamèrent la descente. La vitesse les rafraîchit. Ils plongeaient, plongeaient sans fin, s'engouffraient progressivement dans le paysage ; ils retrouvèrent les cabanes, puis les prés, puis les hameaux d'estive, régions de plus en plus habitées d'êtres vivants et sensibles comme eux.

Et, tout soudain, dans une fulgurance de la mémoire d'avant les âges, il sut qui elle était : - Bonjour, Eve. - Bonjour, Adam.

Ils firent tout naturellement route ensemble, s'enfoncèrent dans le jour déclinant, et gravirent encore un ou deux petits cols, au-dessus du barrage de Serre-Ponçon, avant l'étape.

Il y eut un soir. Il y eut un matin. Le deuxième matin du monde des humains.

Le lendemain, 7ième jour, ils trouvèrent décidément ce monde très beau. Et se reposèrent.

Extrait du Livre du Prophète - Jonathan (1), premier cycle.

(1) Note du traducteur : comme chacun sait, voulant imiter Jonas et sa baleine, le prophète Jonathan cherchait la sagesse dans la profondeur des cols-tunnels, où un pélican apprivoisé venait le nourrir. Ce texte inédit a été retrouvé lors des récents travaux d'aménagement de la route au-dessus du tunnel du Galibier.

**Revue no. 17, 1989**



## 31 - Parpaillon... âges

Jeudi 13 août... Le soleil se lève au fond de la vallée et nous arrose de ses rayons, Chantemerle se réveille. Petit déjeuner gargantuesque. Il nous faut des réserves, car une rude journée nous attend. Alain consulte la carte Michelin pour la énième fois, nous allons à la découverte du Grand Parpaillon : dans quel état sera la route, les pourcentages seront-ils aussi importants que ceux annoncés par l'Atlas Altigraph ? Autant de questions qui n'ont fait qu'accroître son anxiété. Car, je le comprends, il faudra qu'il hisse ses 85 kilos au sommet de ce géant.

Malgré cela, le temps s'annonce très généreux pour favoriser notre expédition et nous oublions vite nos soucis. D'autant plus que deux jours auparavant, nous avons « mangé » l'Izoard et dans la foulée atteint le sommet du Col Agnel 2744m, sans trop de problèmes. 2400 mètres de dénivelé ce n'était pas si mal pour une première sortie.

Nous avons décidé de ne pas rouler dans la vallée de la Durance. La voiture sera plus confortable !... Eyglies, derniers préparatifs sur les vélos de route, nous prenons le minimum de charges dans le sac à dos : un sandwich, un fruit, un gâteau de riz et un coupe-vent au cas où une éventuelle fraîcheur surviendrait... C'est le départ. La route nationale est déjà très encombrée en ce début de matinée. Heureusement nous ne l'empruntons que sur quatre kilomètres, direction Siguret par la N94B. Les véhicules se font rares, mais oh, surprise ! nous croisons un nombre considérable de cyclistes, dont l'allure est différente de la nôtre. Il est vrai que dans deux jours le triathlon d'Embrun empruntera les routes du Briançonnais mais nous n'avons pas les mêmes objectifs, à chacun sa peine ! Saint-André d'Embrun, nous remplissons nos bidons et nous nous engageons sur la D39, qui nous amènera sans grande difficulté jusqu'à La Chalp.

Il est 12 heures, nous en profitons pour nous restaurer à la terrasse d'une auberge. La fraîcheur, due à un ciel voilé par des cirro-cumulus, nous oblige à enfiler notre coupe-vent.



Rapidement nous reprenons notre randonnée et à la sortie de La Chalp la route sinueuse attaque les premières rampes de la chaîne du Parpaillon. Le goudron est toujours présent, mais un kilomètre plus loin nous déchantons très rapidement, les cailloux remplacent le macadam !... Pas un mot n'est échangé, la pente n'est pas trop raide, mais il faut chercher la meilleure trajectoire, ce qui n'est pas très évident. Deux kilomètres plus haut la terre s'impose et rend notre avancée moins périlleuse ; quelques voitures nous doublent en nous empoussiérant... puis la route reprend son calme à travers les alpages. Le soleil nous réchauffe à nouveau.

Après quelques virages serrés nous voici à un promontoire d'où la vue est magnifique sur la vallée de Crevoux. Des troupeaux de vaches éparpillés nous monte le tintement des cloches. L'appareil photo est de sortie. Il faut mémoriser ces instants de bonheur...

Cette fois nous sommes dans « l'élément », nous en oublions l'état de la route et profitons au maximum de la vision sur les sommets qui se découpent sur le ciel d'azur. A trois kilomètres du sommet, petit arrêt au torrent pour nous rafraîchir et grignoter quelques biscuits. Nous grimpons à un rythme touristique malgré l'accentuation du dénivelé. Enfin, au détour d'un virage nous apercevons le tunnel ; encore quelques coups de pédales et atteignons notre but ; les tee-shirts sont trempés de sueur. Un couple d'autochtones arrive en voiture à la découverte de cette route majestueuse, nous échangeons quelques phrases, la dame nous immortalise devant le tunnel, malgré un tremblement des mains qui nous laisse deviner son âge avancé. Ils nous laissent partir devant, dans le tunnel, préférant attendre avant de s'engager dans ce trou noir...

Nous avançons à tâtons, au loin, brille un trou de souris... Heureusement, il n'y a pas trop de flaques d'eau. Nous émergeons à l'autre bout dans une extraordinaire clarté, quelle vision à 2650 mètres d'altitude. A l'horizon les sommets se profilent, vers la Bonette et le Parc National du Mercantour. Nouveau ravitaillement, nous engageons la conversation avec des promeneurs à voiture, ils nous annoncent une descente de 9 km dans les cailloux. Notre décision est prise pratiquement sans échange de parole.



Un regard aura suffi pour nous convaincre de continuer notre périple à la découverte de l'autre versant, sur La Condamine via Sainte-Anne et ensuite le Col de Vars.

Dur ! Dur ! Jusqu'à la Cabane du Grand Parpaillon l'annonce faite plus haut s'est avérée exacte. Que de cailloux et de trépidations, les mains sont tétanisées. A la terrasse de l'auberge, les clients nous regardent arriver avec surprise !... « d'en haut » avec nos montures de route. Une boisson fraîche pour étancher notre soif, nous repartons, la caillasse se transforme en terre blanche qui immacule nos vélos. Plongée rapide sur La Condamine, enfin le macadam est de retour.

La vallée de l'Ubaye nous accueille avec ses escarpements fortifiés. Saint-Paul, nous empruntons la route du Col de Vars et après huit kilomètres d'efforts soutenus nous franchissons le sommet. Photo souvenir... Le plus dur est fait, il ne reste que 22 km de descente pour boucler notre périple. L'arrivée à Eygliers se fait sur la jante de ma roue arrière ! Une crevaison sur le bitume après avoir arpenté 25 km de chemins semés d'embûches il faut le faire.

Le compteur affiche 101 km et la moyenne « 11,3 km/h »... Nous étions vraiment dans une allure cyclotouristique. RDV est pris pour une suite... dans ce massif, car la montée côté Chapelle Sainte-Anne vaut un remake. Nous prenons acte pour le futur, d'autant plus que sur le versant d'Embrun la route forestière de Saluces, avec retour par le Col de Vars paraît propice au VTT.

**Robert LUCE**

N°2926

CTG

La Calmette (Gard)

**Revue n° 21, 1993.**



## 32 - Petit bain dans le tunnel du Parpaillon

**Un 8 juillet 1991, nous arrivons en voiture à Crévoux, avec les amis André Sorbière et François Grandclaudon. Au menu : 4 plus de 2.000 avec comme hors-d'œuvre le Parpaillon à 2.632 m.**

Ce légendaire col occupait mon esprit depuis longtemps. Le jour « J » est arrivé, la météo est bonne, nous allons enfin partir à la rencontre de ce colosse, qui nous attend à près de 13 km.

Au départ, un hameau pittoresque, la route est encore goudronnée sur près de 2 km, puis un petit pont où un panneau signale la route dangereuse. C'est le domaine de la caillasse ! La route serpente, au travers de la forêt de pins et de mélèzes, avec une dénivellation qui s'accroît sérieusement, et nous oblige par instant à marcher à pied.

C'est dur, très dur, mais le coup d'œil est superbe de tous côtés. Nous nous élevons doucement, la forêt s'éclaircit, laissant la place à de beaux pâturages où sifflent les marmottes qui se cachent.

Nous atteignons le refuge à 2.400 m. Des cavaliers se restaurent et nous allons rapidement les imiter, à l'abri d'un gros rocher, près du torrent. Le vent hurle, nous roulons sur des névés, il fait froid. Plus haut, nous croisons des touristes qui descendent à pied. La route est très mauvaise et nous devons éviter de gros blocs de pierre. En levant la tête, nous voyons la chaîne du Parpaillon qui semble nous narguer.

C'est vrai, nous sommes tout petits face à ces immenses blocs à la tête blanche, c'est grandiose !

Ça y est ! Il est là-à-à ! C'est le cri d'André, qui est devant, caché par la dernière courbe de la route. Quelle joie ! C'est vrai, le tunnel est là, derrière le névé qui le garde, il nous tend les bras, les portes grandes ouvertes. Imitant Georges Gaillot en 1928 je griffonne un court message, je l'introduis dans un tube d'aspirine que je coince dans un joint sous la plaque côté gauche. J'aurai cette année, dans l'été, un coup de fil d'un cinéaste qui réalisait un film sur le Parpaillon, qui avait trouvé et lu le message. Il m'a dit l'avoir remis à la même place. Ami cyclo qui passe par là jette un œil et appelle-moi !



Franchissant le névé, nous pénétrons dans le noir. C'est impressionnant. Nous roulons dans l'eau, vers une petite lueur blanche, qui est notre « bout du tunnel ». L'éclairage, malgré l'appoint de la torche, est insuffisant. Nous évitons une grosse stalagmite qui est plus haute que nous. Des chauves-souris traversent en nous frôlant. Pas très rassurant. Et en plus on se caille. Nous avançons prudemment. Soudain, sans préavis, mon vélo chasse des deux roues sur le flanc droit, et disparaît dans l'eau. Quant à moi c'est le tapis de sol, glacé qui me réceptionne amicalement. Sans trop de mal, je peux rapidement récupérer mon matériel et sortir de la patinoire. Ce n'était pas prévu, mais c'est ainsi que mon vélo et moi, avons pris un bain sur fond de glace, dans le noir tunnel du Parpaillon, à 2.632 m d'altitude.

Après cette courte émotion, nous avons poursuivi notre randonnée, avec les cols de Vars, (2.108 m) Chérine (2.270 m) Valbelle (2.372 m) et la belle forêt de Saluces, qui, par le col de la Coche (1.791 m) nous conduit par St-André à Crévoux. Nous retrouvons l'hôtel, la douche, le dîner et surtout le lit ! Récompensés de nos efforts par des images inoubliables. Le lendemain, nous signons le livre d'or à l'auberge de La Ratelle.

Et c'est ainsi que, grâce au récent virus de la « chauvocolmanie », je me suis fait un nouveau copain : « le Parpaillon ».

Grand merci à toute votre équipe.

**Henri GRAVEZAT**

N°3414.

Villeneuve les Avignon  
(Gard).

**Revue n° 21, 1993.**



## 33 - Parpaillon 78

**Les cyclo-montagnards connaissent bien le Parpaillon, c'est un col d'une difficulté exceptionnelle dont le nom est étroitement lié à l'histoire du cyclotourisme. Il relie les vallées de l'Ubaye et de la Durance, mettant en communication Embrun et Barcelonnette. Escaladé à partir d'Embrun, c'est à dire par le versant Ouest et Nord-Ouest, cet obstacle représente une élévation de 1.775 m en 27 km (6,55 % de moyenne) tandis que le versant Sud, Sud-Est correspond à une dénivellation de 1.340m en 17 km (moyenne : 7,9 %). Mais en de nombreux points la pente dépasse 10 et même 13 %.**

(Extrait des cahiers du cycle, LES COLS DURS).

La route et le tunnel du Parpaillon, altitude 2.650 m furent achevés en 1901. Paul de Vivie (VELOCIO) franchit ce col en 1903 et y retourna en 1909. Dès 1930 le groupe montagnard Parisien lança une « campagne du Parpaillon » qui porta ses fruits puisque 29 cyclotouristes allèrent découvrir ce col en 1930, et 54 en 1931. C'est de cette époque que date « la légende du Parpaillon »... Mais ce n'est qu'en 1970 qu'un Auxilois eut la curiosité d'aller à la découverte de ce col magnifique !

J'ai eu la chance de pouvoir escalader le Parpaillon à cinq reprises depuis 1970: trois fois par le versant Ubaye, au départ de la Condamine-Chatelard et deux fois côté Crévoux. J'ai une préférence pour le versant Ubaye.

Au départ, la petite route revêtue s'élève sèchement vers le hameau de Ste Anne, dernier endroit habité avant Crévoux, entre les deux villages 25 km dont 20 dans une caillasse où il est parfois difficile de rouler. Mais le spectacle est là : c'est d'abord une belle forêt de mélèzes traversée de torrents que l'on franchit sur des ponts de bois, puis d'immenses pâturages peuplés de troupeaux de moutons (et aussi de marmottes) enfin vers les 2.000 m le décor devient aride, désertique, c'est le domaine de la roche, puis on atteint le long tunnel obscur qu'il faut traverser, le plus souvent à pieds pour éviter le bris d'une roue dans l'un des nombreux « nids de poule »...

Versant Crévoux on retrouve un peu les mêmes décors, tout de même moins attrayants à mon avis, et naturellement dans l'ordre inverse. Cette présentation succincte du Parpaillon effectuée, je voudrais maintenant vous conter l'aventure qui nous est arrivée en 1978, alors que nous effectuions un voyage d'Albertville à Gap en



franchissant quelques « monuments » des Alpes. Jugez-en : Cormet de Roselend, Iseran, Télégraphe, Galibier, Route de la Bérarde, Lautaret, Izoard, Vars et.. Parpaillon.

Cette année-là, il avait neigé tardivement et les grands cols avaient été ouverts quelques jours seulement avant notre passage début juillet. Iseran, Roselend et Galibier étaient franchis entre d'immenses murs de neige et le spectacle était un enchantement permanent.

Lorsque à la Condamine nous entreprenons l'ascension du Parpaillon nous ignorons si ce col est ouvert ou fermé, comme il ne présente pas d'intérêt pour le commun des touristes en raison de l'état de la route, il y a fort à penser que la seconde option a tout lieu d'être la bonne (si l'on peut dire).

Mais notre enthousiasme est sans limite : montons toujours, nous verrons bien !... Le passage du Parpaillon que je fais découvrir à mes trois compagnons de route constitue le point d'orgue de ce voyage et grande serait notre déception si nous devions faire demi-tour.

A hauteur de Ste Anne nous doublons un marcheur très bien équipé, il va aussi vers le col, nous ne soupçonnions pas à ce moment-là que quelques heures plus tard son aide serait déterminante pour franchir le tunnel...

Voici la fontaine, c'est dans les années chaudes le dernier point d'eau avant Crévoux, mais en cette année 1978 avec les chutes de neige récentes et le retard de la fonte il y a de l'eau partout. Notre progression est lente, toutefois jusque à la sortie de la forêt baignée d'un beau soleil nous pouvons encore utiliser normalement nos machines. Plus haut, dans la caillasse, nous nous transformons en marcheurs, le sentier est défoncé, effondré, de gros blocs de rochers obstruent le passage. Dans le décor grandiose de la montagne du Parpaillon on se sent tout petit, isolé dans un calme absolu rompu de temps à autre par le bruit d'une cascade, le cri d'un oiseau ou d'une marmotte.

A partir de 2000 mètres environ la neige occupe une partie du sentier, et c'est alors que nous allons vivre une aventure peu banale, une épopée qui compte dans la carrière d'un cyclotouriste... Quelques passages neigeux franchis sans difficultés, nous nous trouvons devant un névé que nous franchissons tant bien que mal avec les chaussures cyclistes qui ne demandent qu'à glisser et les vélos chargés de bagage





pesant chacun 25 kg. Au bout d'une heure à traîner ou porter notre matériel nous rencontrons une pente de neige d'au moins 150 mètres, très inclinée et parsemée de rochers, le découragement nous envahit, que faire, retourner et refaire en sens inverse un chemin sur lequel nous avons tant peiné ou continuer en prenant le risque que notre voyage se termine en tragédie.

C'est alors que survient le marcheur providentiel rencontré à Ste Anne. Notre aventure l'amuse un peu, il nous offre gentiment de faire une trace la plus large possible à l'aide de ses lourdes chaussures qu'il enfonce profondément à chaque pas. Après de nombreux efforts et un temps qui nous semble interminable notre « guide » nous annonce qu'il aperçoit le tunnel, ou plutôt le sommet du tunnel car il se trouve presque entièrement enseveli sous la neige. Nouveau moment d'angoisse. Avons-nous fait ce difficile parcours pour rien, faudra-t-il que nous fassions demi-tour ?

Nous approchons du tunnel pour constater que la porte est fermée mais que l'on peut tout de même y pénétrer par un portillon. Il nous faudra descendre les vélos à l'aide d'une corde que possède notre dévoué marcheur. Sitôt dit, sitôt fait... Et nous prenons le même chemin. Nous nous engageons dans ce trou noir faiblement éclairé par l'une de nos torches. Nous progressons prudemment sur la glace qui cède bientôt sous notre poids dans un craquement sinistre et nous pataugeons dans 30 à 40 cm d'eau glacée avec nos chaussures cyclistes et nos socquettes blanches que la situation rend ridicules, subissant le choc des blocs de glace épais contre nos mollets et nos chevilles douloureusement meurtris.

Tout en progressant lentement, péniblement, un doute affreux nous envahit : et si l'autre portillon était condamné, si le passage s'avérait impossible, il nous faudrait faire demi-tour, nous nous serions donnés tout ce mal pour rien ? La longueur du tunnel doit être de 5 à 600 mètres, il faudra bien 15 à 20 minutes pour en atteindre l'extrémité.

Enfin nous y sommes. Il était temps car une angoisse proche de la panique commençait à nous dominer dans cette galerie obscure et glacée. Un trait de lumière nous redonne espoir, le portillon est entrouvert mais insuffisamment pour laisser passer les bicyclettes. Le piolet de notre ami permet de dégager cette petite porte coincée dans la glace tandis que l'un d'entre nous, s'arc-boutant contre la paroi, pousse de toutes ses forces avec les pieds. Puis nous hissons le matériel au sommet



du mur de neige et de glace et quittons définitivement et sans regret ce tunnel. Alors, dans l'immense montagne toute blanche, sous la chaleur du soleil retrouvé, les nerfs se décrispent et le comique de la situation prend le dessus... Des marcheurs nous observent de loin, ahuris sans doute de voir des gens, et surtout des cyclistes émerger brusquement au milieu du champ de neige... De l'endroit où ils se trouvent le tunnel est invisible !

La suite de cette équipée se transforme en partie de rigolade, tantôt nous nous laissons glisser le long des pentes neigeuses appuyés sur nos machines, tantôt nous enfourchons le vélo dont les roues s'enfoncent de 10 centimètres, exercice dans lequel certains se montrent particulièrement brillants.

Nous retrouvons bientôt le sentier qui nous emmène à Crévoux où cette folle aventure peut enfin être consignée sur le « livre d'or » du Parpaillon. Ce résultat nous le devons en majeure partie au sympathique randonneur que le hasard a mis sur notre route et auquel nous pouvons adresser un grand merci.

Les photos et le film rapportés de ce merveilleux voyage ont pris une place de choix dans nos archives de cyclotouristes. Dans les années qui ont suivi, l'occasion m'a été donnée à deux reprises de franchir à nouveau le Parpaillon mais dans des conditions « normales », c'est à dire sur une route sèche conduisant à un tunnel ouvert et parfaitement dégagé.

Toutefois, la beauté du décor dans sa grande sauvagerie ne parvenait plus à captiver mon attention comme lors de mes premiers passages. Mon esprit était ailleurs, perdu dans les neiges de 1978. En mars dernier, la chaîne de télévision ARTE a diffusé un film sur l'ascension du Parpaillon par un groupe de cyclistes.

Plus humoristes que cyclotouristes, les « acteurs » s'en sont donnés à cœur joie dans un enchaînement de gags et de scènes cocasses.

Mais surtout, la route du col et les paysages très bien mis en images depuis Embrun jusqu'au tunnel nous ont rappelé de bons souvenirs.

**Abel LEQUIEN** de Willencourt (Pas-de-Calais)

**Revue n° 22, 1994**



## 34 - Les petits Génies du Parpaillon

Il était une fois un cyclo qui rêvait du légendaire Parpaillon.

Aussi, il décida de venir à Jausiers. Il se leva tôt, enfourcha son vélo, sac au dos il se dirigea vers Condamine...

En arrivant au village, il acheta son pain et prit la direction de Saint-Anne. Au bout de quelques kilomètres de grimpée, il arriva à la chapelle Saint-Anne. Il prit quelques photos, se restaura « la grimpée ça donne faim » !

Il remplit ses bidons d'une eau bien fraîche à la fontaine. Il savait que la montée serait dure sous un soleil de plomb et que l'eau serait rare. Après avoir traversé une forêt de mélèzes, il arriva au pont du Bérard. Puis traversant un autre pont en bois, il vit juste au-dessus, une cabane isolée.

C'était la cabane du Parpaillon. C'est là que la véritable piste commence.

Après quelques centaines de mètres, un sifflement strident retentit ! Surpris, il tourna la tête et vit un de ces petits génies, dressé comme un i qui lui faisait face. Diable pensa le cyclo, il n'apprécie pas mon passage. Au contraire, lui fit comprendre le petit génie, si on siffle c'est pour t'encourager à grimper jusqu'au tunnel. Et pendant toute la grimpée des sifflements encouragèrent le cycliste.

Se faufilant, les petits Génies qui ne sont, vous vous en doutez, que de bien belles marmottes, l'accompagnèrent jusqu'au tunnel. Ce tunnel si sombre, si humide mais ô combien convoité. Après la traversée et son bon bain de pieds glacé, il descendit vers Embrun, puis vers le magnifique lac de Serre Ponçon.

Il arriva dans la soirée à Jausiers, fatigué, mais fier et très heureux.

Le Parpaillon, maintenant, il connaissait !

**Martial GARCIA** - N°3525 -  
PERPIGNAN (Pyrénées Orientales)  
**Revue n° 24, 1996**



## 35 – Le Parpaillon a son tampon

Le Parpaillon hantait mes nuits, parfois il me faisait rêver...

Chaque récit le concernant me fascinait, mais un halo mystérieux brouillait encore son image, cachait sa vérité.

Alors j'ai imaginé qu'un jour je tenterais l'aventure et l'occasion m'en fut offerte lorsqu'un ami cyclo décida de passer ses vacances à Barcelonnette. En la circonstance, j'ai pensé qu'il fallait immortaliser cet instant magique du passage du Parpaillon par l'apposition d'un tampon sur notre carte de route dans le cadre d'un voyage itinérant à bicyclette (ou autre). Je suis donc à l'origine du concept de ce tampon original, artisanal certes, mais unique en son genre. Alors, pour tous ceux (et celles) qui ont effectué l'escalade du Parpaillon et qui souhaiteraient obtenir cette empreinte sur leur carte de route, je suis disposé à tamponner votre document que je vous retournerai immédiatement.

Et pour ceux qui hésitent encore, vous pouvez y aller ; c'est vrai que le passage du tunnel est angoissant, mais ce n'est pas le plus difficile... Amis cyclos, il faut faire ce col, il est géant.

**Michel LEROUGE**

45200 MONTARGIS

**Revue n° 25, 1997**



## 36 - Parpaillon ! Port du casque obligatoire

**Le départ est prévu de Saint André d'Embrun. Nous mettons une bouteille d'eau à rafraîchir pour le retour dans le bassin de la charmante place ombragée, située près de l'église.**

Après quelques kilomètres de montée, une vue panoramique exceptionnelle sur le lac de Serre-Ponçon s'offre à nous. Plus tard, au détour d'un virage, une altièrre demoiselle coiffée nous honore d'un regard minéral.

Quelques agapes prises au bord du ruisseau et nous voici vraiment dans le Parpaillon. Tenant toutes ses promesses, le Parpaillon nous a distillé toutes ses sensations.

Il a pour nous : déroulé sa route infiniment, disposé harmonieusement ses cailloux, ses trous, ses à-coups, ses bosses. De telle façon qu'un piège évité nous renvoie inexorablement sur l'embûche suivante. Il a lancé ses mouches à l'attaque, pas méchamment, pas pour nous interdire la montée, juste pour tester notre aptitude à éviter les accidents de la piste nous contraignant à lâcher le guidon pour s'administrer des claques ou pour réaliser de grandiloquents moulinets. Il a invité pour la circonstance ses vaches formant en notre honneur une haie placide. Il a programmé l'éclosion des fleurs de ses alpages pour que leurs inflorescences, leurs senteurs évanescents soient, ce jour-là, au maximum.

Et enfin, lorsqu'il a vu à qui il avait à faire, lorsqu'il a jugé que nous étions dignes de lui, après plusieurs heures d'une âpre lutte, d'un combat de tous les instants, il a donné l'ordre à ses marmottes, ses dernières sentinelles, de nous escorter de leurs sifflements admiratifs. Puis enfin, il nous a offert dans un écrin son monde minéral, constellé des taches blanches de ses névés.

Ainsi, nous avons su que nous étions arrivés. Nous avons eu de la chance ce jour-là ! Le Parpaillon était bien disposé et nous savions qu'il avait encore en réserve un puissant arsenal dissuasif dont il n'a pas usé. Pourquoi ? Parce que nous avons su l'aborder humblement, admirativement, progressivement. Et puis, il faut dire que ce jour-là, il y avait beaucoup de voitures qui ne nous ont pas simplifié la tâche. Le Parpaillon n'aime pas les voitures !



Pour nous récompenser, il a su se montrer magnanime. Mais je dois vous avouer que durant les trois derniers km, pour m'aider, détail matériel dans ce contexte idyllique, je comptais les tours de manivelles. A 2.600 m, en vue du tunnel, j'ai cessé de compter.

A l'arrivée à l'entrée du tunnel, je suis accueilli par mes trois compagnons d'ascension et par un petit chien noir de berger. L'air est frais à 2.645 m! Nous enfilons un pull et nous nous restaurons, observés par notre nouveau compagnon à quatre pattes.

Le moment de traverser le tunnel est venu ! Tunnel que certains « Cent Colistes » n'ont pas hésité à qualifier de : « Promesse de havre de paix... retour à une vie d'avant... l'éclaboussure de lumière de la naissance... trou noir de l'espace... »

Denise n'y voyant qu'un endroit humide, sombre et glacé, déclina tout d'abord l'invitation. Nous dûmes faire preuve de diplomatie, lui dire que c'était l'aboutissement logique de l'ascension du col, que tout le monde passait par le tunnel, que ce serait dommage de ne pas découvrir le paysage de l'autre vallée, que le tunnel n'était pas très long et qu'en plus on en voyait le bout, point lumineux dans la nuit. Convaincue par nos arguties, elle accepta de tenter l'aventure. Son vélo était équipé d'un éclairage, honneur aux dames, elle passa la première.

Et, en file indienne, accompagnés par notre « toutou », nous disparûmes dans la pénombre, nappés par cette gueule béante. Les premières gouttes qui tombaient du plafond ne nous effrayèrent pas. Au bout de quelques dizaines de mètres, notre éclaireuse s'arrêta, inquiète : Qu'il y a-t-il là devant, dit-elle ? Aie ! Nous avons omis...volontairement, de lui parler des trous d'eau. Heu..! Peut-être de l'eau ! mais en cette saison les flaques ne doivent pas être profondes. Nous avançons encore de quelques mètres : « Mais c'est profond dit-elle, et on enfonce ! Je fais demi-tour ! »

En effet, c'était profond et lorsqu'on mettait un pied à terre, il disparaissait dans la boue charbonneuse. Elle fit demi-tour...Nous entendîmes arriver derrière nous un groupe à pieds : le père, la mère et deux enfants. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres de nous, bloqués par l'eau.

Amplifiés par l'écho du tunnel, démultipliés par son atmosphère angoissante, à grands fracas, des blocs de schiste se détachèrent du plafond et s'écroulèrent sur le groupe provoquant immédiatement les pleurs et les cris effrayés des enfants. Tout le monde



resta pétrifié, alors qu'une deuxième chute, au même endroit, les atteignit de nouveau. Les pleurs des enfants redoublèrent, et tout le monde, qui courant, qui pédalant, se précipita vers la sortie. Les enfants étaient inconsolables et égratignés. La maman était la plus touchée. En fait, c'est elle qui avait reçu les plus gros morceaux sur la tête, l'épaule et l'avant-bras. Elle avait de gros hématomes et nous avons désinfecté les plaies avec nos pharmacies de secours.

Nous n'avions plus envie de nous aventurer de nouveau dans ce conduit. Nous décidâmes alors de monter au col à pied. Un quart d'heure de marche dans les éboulis en évitant les timides fleurs de rocailles puis la vallée austère de l'Ubaye se dévoile à notre vue.

De retour au tunnel, le petit toutou était toujours là. Dans la descente, il nous a suivi. Il connaissait la route, coupait les virages, filait tout droit à travers prés, trottinait à côté de nous dans les passages herbeux difficiles. Il nous attendait lorsque nous nous arrêtions pour nous décontracter. A la fin de la piste, après une dernière pose, le chien n'était pas là. L'avions-nous perdu ? Dans la descente jusqu'au pont de Crévoux, nous allions vite ! C'est sûr, nous l'avions semé.

Au bassin de la Chalp, le temps de nous rafraîchir et de refaire le plein d'eau, il arrive tranquillement, pas essoufflé, il remue la queue, content de sa descente de plus de 1000 mètres de dénivelée. Les deux pattes sur le rebord du réservoir, il lape quelques gorgées d'eau bien méritées. Il nous inquiète ! Il reste sourd à nos injonctions. Nous ne voulons pas le perdre sur la route de Saint André. Nous a-t-il adoptés ? Allez savoir ce qui se passe dans la tête d'un chien ? En désespoir de cause, un sonore « Vas t'en ! » lui fait enfin entendre raison. Il s'en va en trottinant, la tête basse. Adieu ! Compagnon, remonteras-tu demain au Parpaillon pour te lier d'amitié avec d'autres cyclistes ?

La place de Saint André d'Embrun est calme et chaude, la bouteille est toujours là dans le bassin, bien fraîche. Elle est la bienvenue.

**Noël MATHELET**  
N°1211  
de BOZEL (Savoie)

**Revue n°26, 1998**



## 37 - Le Parpaillon tant convoité

**En vacances à Embrun, les itinéraires touristiques ne manquent pas pour un cyclo habitué aux paysages de la Beauce.**

Aujourd'hui, deux options se dessinent : une étape de montagne avec deux B.P.F. (Izoard et St-Véran) ou la montée du col du Parpaillon. Alors, laquelle choisir ? Ma décision est prise. Je laisse de côté les 2 B.P.F. et je vais voir les pentes du Parpaillon. Pour moi, ce Parpaillon est un peu mythique comme Paris-Brest-Paris, les diagonales, le Tour de France cyclo. Chacun des récits que j'ai pu lire m'a toujours donné une énorme envie de le conquérir.

Et pour vous, le Parpaillon, c'est quoi ? Un col des Alpes ? Ah bon ? 2.637m ! Oh, mais, c'est qu'il est haut ! Muletier en plus ! C'est pour ça que j'en ai jamais entendu parler !

Allez, un peu d'histoire pour les « jeunes » cyclos : à la fin du siècle dernier, l'armée creuse un tunnel dans la montagne du Parpaillon. Cette voie carrossable devient la plus haute d'Europe. Toujours avides d'extrémités, les cyclos commencèrent à l'emprunter. Malgré le très mauvais entretien, les cyclistes continuent à passer. En 1930, G Grillet a l'idée d'un fanion et d'un registre. Le col du Parpaillon devient alors célèbre et reste prisé des cyclos.

Pour commencer, j'emprunte la route qui monte à la station des Orres. Presque dès le départ, le petit plateau est utilisé. La pente le justifie, et les jambes ne sont pas encore chaudes. Je m'élève petit à petit, la vue sur le lac de Serre-Ponçon s'améliorant au fur et à mesure des virages. Je suis à l'ombre, mais le soleil est pour l'instant masqué par la haute montagne. Les premières photos s'imposent. J'atteins bientôt la localité de St-Sauveur, village de montagne bénéficiant d'un point de vue remarquable. A travers des pâturages, la route reste facile et finit même par descendre sur le village des Vabres. Ensuite, c'est la montée ininterrompue. La route est assez large en aplomb du Crévoux coulant en contrebas. Le petit plateau est nécessaire, et bientôt le maillot de club est retiré. Le soleil est bien présent et le ciel bleu laisse présager d'une belle matinée.

Le village de Praveyral est constitué de quelques maisons dont les réserves de bois de chauffage bien rangé montrent que ces demeures sont habitées toute l'année. Dès la sortie de Crévoux, je quitte le bitume. Le chemin particulièrement pentu est constitué





de grosses pierres ; pas vraiment facile de progresser dans ces conditions. Dois-je laisser les cales de mes pédales enclenchées ? Une ou deux situations, à la limite de l'équilibre, me font hésiter à déclipser. Finalement, je reste les pieds coincés dans les pédales et sors des positions d'équilibriste à la force des cuisses.

Heureusement, après un kilomètre, le chemin devient une route forestière beaucoup plus roulante et moins pentue. Bien agréable ma fois. L'allure est un peu plus normale. Un peu plus loin, je retrouve même la route bitumée qui passait par La Chalp. A travers la forêt et les bas-côtés fleuris, elle m'emmène jusqu'au Pont de Réal, environ 1,5 km plus haut, où commence un nouveau chemin, rempli de pierres ne facilitant pas la progression. Il est un peu plus de 10 h, et la température est déjà élevée.

La carte Michelin annonce deux chevrons. Ils sont bien là les bougres ! Le compteur oscille entre 4 et 6 km/h ! Le fait d'être seul m'autorise à choisir l'endroit où je souhaite placer mes pneus. L'extrême beauté du site m'incite à monter. A travers les mélèzes aux épines bien vertes, au pied desquels poussent de nombreuses fleurs variées, se dessine la montagne de Parpaillon avec, au sommet, quelques taches blanches de neige, contrastant parfaitement avec le ciel bleu azur. Et le tout en silence, ou presque ! 4 ou 5 véhicules me dépasseront au cours de l'ascension. C'est peu, comparé à un col classique, en cette période de fin juillet. Mais, c'est beaucoup, dans un lieu où on ne s'y attend pas. Gênant à chaque fois, avec la poussière, l'apport de chaleur du moteur de la voiture, ventilateur tournant, les gaz d'échappement, le risque de projection de pierre, même si les conducteurs montent à peu près à la même cadence que le cycliste.

La sueur abondante dégoulinant sur le front m'accorde des arrêts pour l'éponger avant qu'elle n'atteigne les yeux. L'appareil photo est également souvent sorti pour immortaliser ces souvenirs ; les vues sont toutes plus belles les unes que les autres. Mes yeux ne sont pas trop de deux pour mémoriser l'extrême beauté du paysage. Les bras et les mains finissent par s'habituer au revêtement, même si certaines épingles à cheveux nécessitent une bonne attention. L'environnement change. Autour de 2.000 mètres, les arbres disparaissent pour laisser place aux pâturages. Changement de végétation classique à cette altitude. Parsemé de fleurs multicolores, traversé par quelques ruisseaux, le manteau vert est tout aussi remarquable. Quelques vaches y paissent tranquillement.



Je croise un cyclo, équipé tout comme moi de prétendues fragiles roues de 700. Nous discutons quelques minutes, ce qui lui permet de reposer un peu ses mains et poignets tout endoloris. Je continue ma progression et finis par me retrouver à la hauteur d'un couple de marcheurs, sacs au dos bien volumineux. Nous échangeons un petit bonjour et continuons chacun à notre rythme, peu différent.

Un peu plus haut, je retrouve mes automobilistes, installés dans les prés, la glacière remplie de victuailles. Un pique-nique pas trop épuisant ! Les pâturages font bientôt place à la roche et à des « montagnes » de cailloux. Dans une épingle, un passage à gué m'oblige à passer à pied. Qu'à cela ne tienne, quelques photos supplémentaires agrémenteront cet arrêt. D'autant plus que j'ai beau essayé de voir le sommet de mon ascension, je ne devine rien.

Pourtant, j'y arrive peu de temps après. Ce col est décidément différent de ceux que j'ai déjà gravis. Le sommet est en fait l'entrée d'un tunnel de plusieurs centaines de mètres de long, muni d'une porte métallique à deux battants, creusé dans la montagne, plein de pierres et de neige. En raison de l'altitude, la vue est magnifique sur les monts alentours.

Muni de la lampe torche que j'avais pris soin de glisser dans la sacoche, je pénètre, le vélo à la main, dans ce tunnel. Des gouttes d'eau commencent par tomber du plafond, et bientôt, je sens les chaussures et surtout les cales s'enfoncer dans la boue. Je préfère rebrousser chemin sans avoir vu l'autre côté de la chaîne du Parpaillon, qui devrait dégager une vue sur la vallée et les monts de la frontière franco-italienne et probablement sur les monts élevés du massif du Mercantour. Tant pis !

Il est midi. Pour les amateurs de chiffres, mon compteur indique un kilométrage de 30 km depuis le départ, une moyenne de 8,7 km/h et une altitude de 2.640 m, le panneau du tunnel annonçant 2.637 m.

Il ne me reste plus qu'à entamer la descente. Mes bidons et bouteille sont vides, mais cela devrait aller. J'enfile mon maillot de club. Vu la faible vitesse, pas besoin d'y glisser une feuille de journal. La descente est cassante ; en permanence sur les poignées de frein, et le fessier pas trop en appui sur la selle. Ce n'est pas le moment de crever ou de casser un rayon, même si on a de quoi réparer les deux pannes. Cela



devient vite fatigant. Le moindre relâchement sur les freins entraîne une vitesse trop risquée et nous dirige vers la chute. Le choix de trajectoire est tout aussi important qu'à la montée.

D'habitude, je n'apprécie pas vraiment le fait de faire un aller-retour en vélo. Là, c'est différent. Les vues sont tellement magnifiques que cela n'est absolument pas gênant.

Arrivé à Crévoux, je m'arrête au seul bar / hôtel du village. Un Logis de France dénommé « Hôtel du Parpaillon ». En réponse à ma question, on me parle d'un registre où les cyclos écrivent leurs souvenirs. Il s'agit du troisième « Livre d'Or » existant depuis la mise en place de la fameuse montée du Parpaillon ouvert par R. Sauvaget le 1er août 1983. Je le parcours et y inscris quelques phrases. Chaque année, peu de cyclistes inscrivent leurs pensées. Mais, y en a-t-il beaucoup qui gravissent ce col ?

Il ne me reste plus qu'à me laisser glisser jusqu'à Saint André d'Embrun. Cela fait tout drôle de retrouver le bitume.

Un rêve réalisé, j'espère vous avoir donné envie de pédaler en montagne et mieux encore, d'escalader les pentes du col du Parpaillon.

**Patrick BAISSET N°2219,**  
de CHARTRES (Eure et Loire).

**Revue n°26, 1998.**



## 41 - Mythique Parpaillon

**Nous étions quatre copains, Pierrot Guitard, Roger Dureisseix, Gérard Broweys et moi-même Michel Nau, à rêver au quotidien du Parpaillon que nous décrivions en long et en large, de nombreux articles compulsés dans les revues cyclistes spécialisées ; jamais rassasiés de ces lectures, notre désir de franchir ce col en VTT, prenait corps au fil des années, même si nous regrouper, ne serait-ce que le temps nécessaire pour mener à bien l'expédition, ne paraissait pas très facile !**

D'abord envisagée en 1998, puis en 1999, c'est finalement le 22 juillet 2000, que nous mettons le cap sur Embrun avec un séjour folklo à l'hôtel du Lion d'Or d'où nous scrutons avec appréhension les cimes, tant le temps est incertain et les orages fréquents et violents ; les habitués du coin ne manquent pas de nous mettre en garde en insistant sur les risques de ruptures de chemin en altitude et par voie de conséquence, sur les dangers de la montagne au quotidien. Certes, faire tout ce déplacement pour rien nous tracasse mais il faut savoir aussi assurer ses arrières et, après tout, revenir ultérieurement est tout à fait dans nos cordes, d'autant que nous entendons bien profiter, au maximum, du spectacle de la montagne !

Le 25 juillet 2000 s'avère être le jour « J » ; c'est du grand soleil à notre lever et au dire des gens du pays il n'y a pas de temps à perdre pour en profiter pleinement et être de retour avant les orages de fin de journée ; c'est l'effervescence à l'heure du petit déjeuner et de la préparation des montures et des sacs à dos ; il convient de ne pas se loucher sur la qualité du matériel et de prévoir tout pour les changements de temps ainsi que pour les besoins alimentaires, autant de facteurs qui conditionnent la réussite de la journée.

Le départ est à la fois rassurant et inquiétant, puisqu'il faut descendre durant 2 kilomètres jusqu'au pont sur la Durance, altitude 799 m, alors que partis de l'altitude 850 m, notre objectif se situe à 2.650 m ! Mais ce premier tronçon est revêtu et il en est de même après le pont pour remonter le long du cours du Crévoux ; les pentes, très irrégulières, sont parfois fortes, mais rien n'est impossible quand on aime, surtout sur un revêtement confortable, avec pour toile de fond de merveilleuses montagnes, de jolis petits villages et pour bruit d'ambiance, le ruisseau tout proche ; c'est le pied !



Le village de Crévoux, à 1.585 m, constitue un tournant dans l'escalade ; d'abord c'est la fin du bitume et par là même, le commencement des choses sérieuses avec des pentes fortes à très fortes (12 % de moyenne), dans la caillasse sur un chemin déformé par de nombreuses ornières, résultat des intempéries récentes. Nous rencontrons quelques marcheurs mais la civilisation se fait de plus en plus rare. Notons au passage, un arrêt intéressant sur la place de Crévoux ; nous apprécions la présence d'une belle et bonne fontaine, qui nous permet de refaire le plein de nos bidons, et de souffler un peu avant d'aborder les 12,500 km pour 1.065 m de dénivelée, qui nous séparent du tunnel du Parpaillon.

Maintenant, c'est vraiment l'aventure, sur un chemin défoncé parfois, mais jamais nous avons été amenés à mettre pied à terre ! Il faut croire que notre condition physique est satisfaisante car les pentes sont souvent importantes et la distance interminable. C'est d'abord la forêt avec tout son charme puis nous débouchons dans les alpages qui s'étendent à perte de vue ; c'est magique. Un Suisse en VTT, nous double à 3 ou 4 kilomètres du sommet, il a l'air très à l'aise, nous aussi d'ailleurs un léger ton en dessous !

Nous quittons les alpages à environ deux kilomètres du sommet. Alors que nous passons devant la dernière ferme d'altitude, ça devient lunaire et les pierres se dérobent sous nos pneumatiques ; nous progressons régulièrement, en espérant, à chaque virage, découvrir le trou noir du tunnel du Parpaillon ; cette vision se fait attendre longuement au point de nous désespérer parfois tant la fatigue se fait maintenant sentir... Il est treize heures et il est bien temps de se restaurer en observant un temps de repos bien mérité ! ... Et puis subitement, c'est le débouché sur l'esplanade finale avec un tunnel en plein centre qui s'engouffre sous la montagne ; c'est pour nous l'apothéose ! Le rêve devient simplement réalité...

La réalité, il faut aussi la voir au travers de la température ; pas question de déjeuner sans préalablement se vêtir chaudement. Nous avons bien transpiré dans l'ascension, mais ici, à 2.650 m, face à la cheminée ventilée qu'est le tunnel, il convient de prendre la tenue d'hiver. Nous apprécions de l'avoir prévue, même si parfois, on a tendance, en pareille chevauchée, à s'alléger au maximum.

On ne consent pas une telle expédition, sans passer l'autre côté du tunnel, même si c'est hasardeux par l'absence d'éclairage et la présence d'ornières béantes ; nous



adoptons des éclairages de fortune pour aller découvrir l'autre versant qui permet de rejoindre La Condamine-Châtelard ; le paysage y est tout aussi grandiose mais nous n'avons pas le loisir de nous y attarder à cause du froid. Nous retraversons le tunnel, en étant souillés par les éclaboussures à force de rouler dans les trous d'eau ainsi que par le suintement de la voûte du tunnel ; c'est finalement avec soulagement que nous retrouvons la lumière naturelle pour aborder une descente fulgurante vers Crévoux et Embrun.

Nous observons un bref arrêt à la Chalp pour savourer une bonne bière, échanger nos premières impressions et quitter nos tenues d'hiver ; nous sommes euphoriques, au point de pratiquer quelques exercices musclés sur le chemin du retour, notamment dans la dernière montée entre le pont sur la Durance et le bourg d'Embrun ; dure journée certes, mais combien merveilleuse !... avec pour finir, un dîner très apprécié pris à l'hôtel du Lion d'Or, bien au chaud, alors que dehors il tombe à nouveau des cordes...

Finalement, je dirai que le Parpaillon est bien tel que nous l'imaginions ; il faudrait surtout qu'il ne change pas. La première partie est bien goudronnée, et de ce fait très praticable ; on l'apprécie d'autant que les pentes y sont raides et que les muscles ont besoin de bien s'échauffer. Ne changeons rien également, au caractère sauvage de la deuxième partie ; ça serait dommage de revêtir un chemin qui fait le bonheur des cyclo-montagnards et des randonneurs pédestres.

De même il faut laisser en l'état le tunnel du Parpaillon ; son côté surprenant et mythique vaut à lui seul l'escalade.

**Michel NAU**

N°2825

de COUZEIX (Haute Vienne)

**Revue no. 29, 2001.**



## 42 - A l'assaut du Parpaillon

**Fin août, dernier jour de vacances dans les Alpes.**

**Près de trois semaines de séjour nous ont vu parcourir un millier de kilomètres et franchir une quarantaine de cols, d'abord dans le Vercors en guise d'acclimatation à la montagne, puis dans le Queyras aux dénivelés plus accentués.**

**Il nous reste un objectif à atteindre : le mythique col du Parpaillon (2.637 m) et ses neuf ultimes kilomètres de piste muletière.**

Après plusieurs jours de grand beau temps, l'orage de la nuit a brouillé le ciel de nuages qui s'accrochent aux flancs des montagnes. Mais la météo annonce le retour du soleil sur la région ; alors, pas d'hésitation, c'est le moment d'y aller !

Une fois les vélos fixés sur la galerie, nous prenons la direction de Saint-André d'Embrun, petit village calme repéré la veille lors de l'escalade du col de la Coche. La voiture garée sur la place de l'église, à l'ombre d'un superbe tilleul, les vélos préparés et les bidons remplis à la fontaine toute proche, c'est un peu avant 10 heures que nous enfourchons nos montures pour une grimpe de presque 25 kilomètres et 1.700 mètres de dénivellation. « Nous ne serons pas avant midi au sommet, c'est certain ! »

A peine quelques centaines de mètres parcourus et déjà nous plaçons la chaîne sur le tout petit plateau : elle n'aura guère l'occasion de remonter sur le 42 dents, la pente n'offrant que peu de répit.

Une première halte de courte durée pour admirer le point de vue sur la ville d'Embrun dans la vallée de la Durance, et c'est reparti. Le hameau du Villard traversé, une légère descente permet de récupérer un peu avant de franchir le torrent du Crévoux. Nous en profitons pour ôter le maillot, la carte Michelin annonçant un pourcentage plus important et, pas d'erreur, l'allure se réduit, la sueur se fait plus abondante, surtout que le soleil commence à percer la couverture nuageuse qui nous empêche de voir les pics environnants.



A partir de Praveyral, nous récupérons des efforts fournis tout en continuant à progresser jusqu'au village de Crévoux où une pause casse-croûte à la fontaine est la bienvenue. Tout en haut du petit bourg, une supérette nous permet d'effectuer quelques achats : provisions et cartes postales. Mais il faut repartir, et plutôt que redescendre sur La Chalp, nous prenons l'itinéraire VTT qui rattrape la D39 par un chemin caillouteux nous donnant l'occasion de pratiquer une autre activité bien connue des adeptes de la « cyclomuletade » : la marche ! Nous en profitons pour prendre les premières photos de la journée en fixant sur la pellicule les pentes des pics Saint-André et de Chabrières.

Le retour sur le goudron est le bienvenu, la route étroite s'élève dans la forêt et l'ascension devient plus sévère. L'obstacle est cependant passé grâce au plus petit développement, quand se présente la portion la plus délicate à négocier : le chemin muletier.

A partir de là, notre progression ralentit encore, car, il faut éviter pierres, cailloux, traînées de sable, et les ravinements causés par les pluies, nous empruntons le plus souvent le bord extrême de la piste, passant d'un côté à l'autre afin de choisir la meilleure surface de roulement. Dans cet exercice parfois acrobatique, nous ne sommes pas gênés par la circulation ; nous sommes seuls à monter là-haut, même les véhicules motorisés se font rares et nous ne nous en plaignons pas. La forêt de conifères s'éclaircit et, à un détour du chemin en lacets, nous découvrons le panorama grandiose sur la montagne du Parpaillon qui culmine face à nous à 3.000 mètres. Sur sa gauche, une plateforme herbeuse nous accueille pour une pause méritée durant laquelle nous pouvons admirer le cours du torrent qui scintille au plus profond du ravin, car le soleil se fait de plus en plus généreux.

Ensuite, alternant pédalage et poussage, nous continuons à nous élever parmi les alpages où paissent quelques troupeaux de bovins. Bientôt retentissent les premiers sifflets de spectateurs intrigués par une présence étrangère et nous surprenons ainsi de nombreuses marmottes qui détalent dans l'herbe, traversent la piste ou font le guet, immobiles. C'est pour nous l'occasion de multiples arrêts afin d'observer ces sympathiques rongeurs à la jumelle et prendre des clichés du splendide paysage qui s'offre à nos yeux d'habitants de la plaine éloignés des massifs montagneux.





Tout doucement notre but approche et nous arrivons enfin au pied des grands lacets où il vaut mieux prendre les virages à l'extérieur en slalomant entre les pierres éparpillées sur le sol. Nous apercevons l'entrée du tunnel à seulement quelques centaines de mètres et dans un dernier effort, nous terminons cette rude ascension pour aboutir sur une vaste plateforme où souffle un vent glacial. Nous sortons les appareils photos afin de fixer l'événement pour la postérité, enfilons rapidement maillot et « Goretex », puis essayons d'apercevoir l'autre extrémité du tunnel et inscrivons sur l'un des autocollants apposés sur la grande porte, notre nom, celui de notre groupe cyclo, sans oublier de mentionner notre appartenance au Club des Cent Cols !

Maintenant, il nous reste à trouver un abri pour pique-niquer, car la faim se fait sentir ; pour cela, nous devons entamer la descente lentement, parfois à pied, jusqu'à une cabane de berger où, protégés du vent et face au soleil, nous pouvons enfin nous restaurer avec nos provisions tirées du sac de guidon. Le calme des lieux est interrompu par le passage régulier d'une demi-douzaine de 4x4 qui montent au col en soulevant un nuage de poussière.

Après cette longue pause, nous pouvons admirer encore une fois la beauté de ce paysage minéral où subsistent des plaques de neige. Nous reprenons nos montures et nous nous élançons prudemment, freins serrés, sur la route du retour. De temps en temps, nous parcourons deux ou trois cents mètres en marchant, histoire de nous dégourdir les mains et les poignets mis à rude épreuve.

Avec le retour sur le bitume, nous prenons de la vitesse, mais il faut rester vigilants, car la chaussée est étroite, bosselée et de forte déclivité : « pas étonnant que ce matin, en sens inverse, le passage se soit avéré particulièrement difficile ! ». A partir de La Chalp, la route s'élargit, le revêtement s'améliore et la visibilité devient parfaite, car nous sommes sortis de la forêt. Encore deux ou trois arrêts pour nous imprégner de la nature sauvage des parois et des crêtes environnantes, puis nous nous laissons emporter par la pente tout en négociant au mieux les derniers virages.

Nous nous retrouvons sur la place de Saint-André, toujours aussi tranquille en cette fin d'après-midi estival. Après une légère collation accompagnée d'un rafraîchissement bien mérité, les randonneuses installées sur le porte vélos, nous rentrons au camping municipal de Guillestre, fatigués, mais satisfaits de cette



nouvelle sortie cyclomontagnarde, en attendant l'an prochain pour d'autres aventures à plus de deux mille mètres.

**Michel et Cathia DESCOMBE**  
N°1412 et 4999  
d'ARVERT (Charente-Maritime)

**Revue no. 30, 2002**



## 43 - Le Parpaillon... un rêve ?

**Mes plus belles randonnées (RVA à Carcassonne, RDL à Narbonne, randonnée des 3 Gorges d'IBM Montpellier ... c'est avec Sylvie que je les ai faites mais nous étions plusieurs centaines de cyclos.**

**Ce grand nombre de participants, la parfaite organisation, l'ambiance, la convivialité et les magnifiques paysages font de ces sorties de grands moments dans la vie d'un cyclo.**

**C'est encore avec Sylvie que j'ai fait le Parpaillon. Mais là, nous étions seuls et c'est très bien ainsi, car ce célèbre col ne me semble pas fait pour accueillir la foule.**

Dans la tête d'un cyclo il y a toujours quelques objectifs et un plus important que les autres qui pourrait s'appeler un rêve. Mon rêve depuis trois ans, c'était le Parpaillon. Pourquoi ? Parce que le Parpaillon n'est pas un col comme les autres.

Ceux qui l'ont fait, quand ils en parlent, ont dans le regard une petite lueur particulière. On comprend bien que ce col a dans leur mémoire une place à part. D'ailleurs, ils en parlent entre eux et le ton baisse quand un « qui ne l'a pas fait » s'approche ; niais, à moins d'être impolicé qu'aucun cyclo ne saurait être - ils poursuivent et ce que l'on entend ne fait qu'accroître le mystère... et l'envie de réaliser mon rêve.

Le peu que j'ai entendu et ce que j'ai lu (car on a beaucoup écrit sur le Parpaillon) m'a convaincu d'utiliser mon VTT, condition nécessaire... pour économiser mes chaussures.

Il fallait ensuite trouver trois jours de liberté. En juillet et août, impossible pour Sylvie. En ce qui me concerne, je passe quatre jours à Barcelonnette et pour reconnaître le terrain, si l'on peut dire, je fais la Cayolle, Allos et la Bonnette où, le 31 juillet, j'essuie une tempête de neige aussi violente qu'inattendue. Ma décision est prise ; il faut faire le Parpaillon avant l'hiver.

Un créneau se présente : le premier week-end d'octobre. La météo sur trois jours est nette et précise : vendredi, grand beau temps ; samedi, beau le matin, dégradation très rapide l'après-midi ; dimanche, très mauvais. Donc, c'est le moment. Départ



d'Alès le vendredi après-midi. Le soir, très bon repas préparé par Jeannine à l'hôtel de Jausiers. Soirée animée où il est plus question de chasse que de vélo car une équipe de chasseurs prépare une sortie pour le lendemain.

Samedi matin : temps splendide. Départ 8 h 30.

Échauffement jusqu'à la Condamine. Là, le cyclo prend la ligne et le sac à dos des formes. Il fait vraiment très chaud et la pente est rude pour atteindre Sainte-Anne. La route est encore goudronnée et nous avons commis l'erreur de vouloir monter avec le plateau de 38 afin de conserver le 28 pour la partie muletière qui commence à la fontaine de la Chapelle Sainte-Anne où nous faisons le plein (2 bidons par personne, c'est un minimum).

Il reste 11 km ; 5 dans une forêt splendide avec une pente modérée. Nous sommes absolument seuls ; de temps en temps, dans le lointain, un coup de fusil... peut-être notre chasseur de mouflon ? On sort de la forêt, un petit pont et voilà la cabane du Grand Parpaillon. Il est temps de se restaurer un peu et de s'engager sur les six derniers kilomètres. On voit bien la route qui grimpe à flanc de montagne mais on ne parvient pas à situer le col. La pente s'accroît, mais avec le 28, ce n'est pas plus dur que la montée à Sainte-Anne.

De plus, en gagnant de l'altitude, l'horizon se dévoile et le spectacle des montagnes enneigées est magnifique. Quelques petits nuages commencent à voiler le ciel. Enfin au détour d'un virage, après avoir croisé quelques marmottes occupées à parfaire leurs réserves pour l'hiver, nous découvrons à quelques dizaines de mètres, l'entrée du tunnel.

C'est alors une grande joie, joie d'avoir réalisé un rêve, mais aussi joie d'être là, (il est midi), au soleil, dans la neige, entourés d'un panorama splendide. Il règne un calme et une solitude totale. Comme les marmottes, la montagne donne l'impression de se préparer à affronter l'hiver qui est peut-être pour demain car les nuages arrivent vite.

Un aller et retour dans le tunnel pour admirer le paysage. L'entrée nord est beaucoup plus enneigée. Descente agréable, c'est là qu'on apprécie les VTT, jusqu'à la cabane du Grand Parpaillon. Repas rapide. Les nuages envahissent le ciel. Il est temps de redescendre. La réussite de notre tentative rend le retour encore plus agréable. Les prévisions météo étaient parfaites : dans la nuit c'est un déluge qui se poursuit le



lendemain. Il neige au-dessus de 2.000 mètres. Nous sommes peut-être les derniers à avoir fait le Parpaillon en 91. Il était temps !

Alors, le Parpaillon... un rêve ? Non, un merveilleux souvenir.

**C. GERARD**

G.M.C. ALES

**Revue no. 30, 2002**



## 51 - Pour ou contre le Parpaillon

Cela faisait longtemps que j'entendais parler du Parpaillon (FR-04-2637), ce col atypique situé dans les Alpes du sud, sorte de vestige fossile (aux dires de certains enthousiastes) de ce que pouvaient être les cols des Alpes au moment où le Tour de France avait commencé à les aborder. Tous les articles que j'avais lus m'ayant donné envie d'aller me rendre compte par moi-même, cet été 2011 c'est enfin chose faite.

Puisse cet article tenter d'éclairer quelque peu la lanterne des cyclos qui, comme moi, voudraient savoir si cela vaut vraiment le coup de s'engager dans l'aventure ; voici donc quatre bonnes raisons de ne pas y aller et quatre bonnes raisons d'y aller ; ensuite, à vous de décider !

### Quatre bonnes raisons de ne pas gravir le Parpaillon

#### 1 - Ca grimpe très fort

Chasseur de pentes "extrêmes" depuis longtemps (ceux qui connaissent le Grand Colombier, le Mont du Chat ou le Col Agnel verront de quoi je parle), et vététiste de niveau honnête (après tout, les Vosges sont la patrie du VTT : pensez, moi qui vous parle, j'ai même été à l'école avec la tante de Julien Absalon !), je pensais ne faire qu'une bouchée de ce col dont les pourcentages, pour être respectables, n'atteignent pas ceux des rampes citées plus haut. Chaussé d'un VTT léger et tout neuf, j'abordais donc ce col plutôt confiant, mais voilà, entre gravir une pente sur une belle route goudronnée et gravir la même pente sur un mauvais chemin caillouteux, il y a peu près autant de différence que de courir sur une piste d'athlétisme et essayer de courir sur une plage de galets...

Ce qui nous amène à la deuxième bonne raison

#### 2 - Ce n'est pas goudronné

Rendez-vous compte, le chemin n'est revêtu que jusqu'à 9 km du sommet ! Et encore, si c'était un bon chemin de terre, mais non : que de la caillasse ! Comment



voulez-vous monter à une allure correcte (voire monter tout court) dans ces conditions ? Et la descente, ils y ont pensé à la descente ? Mais que fait donc la DDE ?

### **3 - Ce n'est pas vraiment un col**

Pourquoi se donner la peine de faire l'ascension d'un col, si ce n'est pas pour aller voir ce qu'il y a de l'autre côté ? Or ce chemin ne franchit pas le col, une centaine de mètres en contrebas de celui-ci, il aboutit à un tunnel que mes cartes (Michelin et IGN) désignaient comme fermé... Je suis donc logiquement parti sans prendre la peine de me charger d'une lampe. Mais une fois arrivé à destination, surprise : le tunnel est ouvert ! Il n'est (bien sûr) pas éclairé et a l'air très boueux mais l'envie est trop forte, d'autant que deux vététistes qui viennent juste d'en ressortir (tout aussi dépourvus de lampe comme moi) me disent que "ça passe", donc je n'hésite pas plus longtemps...

Impression étrange et plutôt angoissante de rouler dans l'obscurité presque totale, dans la boue jusqu'au moyeu, avec seulement une toute petite lumière droit devant (le débouché du tunnel). Et bien sûr, il faut refaire le chemin en sens inverse une fois le paysage photographié de l'autre côté ! Est-ce une vie pour un cycliste, a fortiori un tantinet claustrophobe ?

### **4 - L'endroit n'est pas fréquenté**

Le cyclotouriste que je suis ne dédaigne pas, tout en gravissant un col, de converser avec les confrères rencontrés sur la route. Dans le Galibier, l'Izoard ou l'Alpe d'Huez, rien de plus facile mais ici, l'occasion est rare : il n'y a tout simplement personne ! Pas de cyclistes, même pas une voiture ou une moto pétaradante pour faire taire ces insupportables marmottes, rien ! (Ah si, un troupeau de vaches... mais pas très causantes).

Et que dire que l'absence de buvette au sommet pour reconforter le cycliste assoiffé par tant d'efforts....

*Désertique je vous dis !*



## Quatre bonnes raisons de gravir le Parpaillon

### 1 - Ca grimpe très fort

N'avais-je pas justement commencé cet article en me décrivant comme chasseur de pentes "extrêmes" ? Eh bien je me suis tout simplement régalé...

### 2 - Ce n'est pas goudronné

Encore heureux ! Sinon ce col serait comme le Galibier, l'Izoard ou la Bonnette : infesté de voitures, de motos, et même de cyclistes plus rapides que vous qui ne font rien que vous mettre la honte en vous dépassant, sans effort apparent, dans les pentes les plus fortes...

### 3 - Ce n'est pas vraiment un col

Et alors? Du moment qu'on prend du plaisir à le gravir et qu'il figure dans le Chauvot, qu'importe si ce passage n'est pas un col au sens purement géographique du terme ! Et si l'on veut en franchir un "vrai", il suffit, à quelques kilomètres du sommet, de bifurquer vers un chemin à droite (très pentu lui aussi mais sans caillasse !) qui mène au Col de Girabeau (FR-04-2488b) en moins d'un kilomètre. Au passage cela permet d'engranger deux cols de plus de 2.000 m en une seule ascension et de profiter d'un joli point de vue sur la vallée des Orres.

### 4 - L'endroit n'est pas fréquenté

Vous m'avez vraiment cru au sujet des marmottes ? Je les ADORE, les marmottes ! Et la photo ci-contre, prise après l'ascension, vous en donnera la preuve...

Soyons sérieux : vient-on ici pour la foule ou pour profiter de la solitude ? Quel privilège, au contraire, d'avoir ce lieu d'exception pour soi tout seul ou presque !

Quant à la buvette, je m'en passe fort bien !





**Conclusion** : le col du Parpaillon est un col monumental, que je suis fier d'avoir enfin mis dans ma besace de chasseur (de pentes extrêmes mais aussi tout simplement de cols). Et si je ne devais vous donner qu'un conseil ce serait : précipitez-vous (pas tous en même temps tout de même) pour le faire aussi, vous ne le regretterez pas.

Il faut que ce col reste tel qu'il est, dernier témoignage de ce que furent les grands cols des Alpes au début du XXe siècle. Pentu, loin de tout, et surtout, non goudronné.

Ah si, j'allais oublier : si on pouvait juste rendre le chemin un tout petit plus confortable... La montée dans la caillasse ce n'est encore rien, mais la descente!...

**Gilles AUBERT**  
(CC n°5235)

**Revue n°40 - 2012**



## 52 - Mes Parpaillons

D'un bout du tunnel à l'autre...

**Trente-trois ans ont été nécessaires pour que je découvre les deux extrémités du tunnel du Parpaillon...**

<< T'as passé le Parpaillon ? >> Oui, déjà avec Michel, il y a 33 ans lors d'un séjour à Vars, sur un vélo de course équipé de boyaux.

Pourquoi y étions-nous allés ? Pour la légende sans doute... le livre d'or que nous n'avons pas vu, la cigarette que l'on n'a pas trouvée<sup>1</sup>, la glace, la neige, la boue, les trous, les flaques du tunnel que je n'ai pas vus car le boyau, je ne l'ai franchi ni à pied, ni à vélo, ni à tâtons, mais recroquevillé au fond du siège arrière d'une R6.

Reste, à ce jour, le souvenir d'une longue ascension dans la forêt, traçant notre chemin parmi les pierres, zigzaguant, ahanant sur un braquet trop grand ; une montée interminable qui s'achève devant la gueule béante du tunnel qui exhale un air glacé et dans laquelle avait, depuis longtemps, disparu mon compagnon de route. Là, côté description du tunnel, j'ai un peu forcé le trait, c'est vrai... faut dire que j'ai une sainte horreur de ces trucs obscurs.

En ce matin de septembre 2012, nous voilà repartis sur l'autre versant, côté La Condamine. Le VTT que nous avons choisi comme monture est un peu incongru sur la route qui s'élève tranquillement le long de l'Ubaye dont la vallée se resserre progressivement. Là-haut, sur notre gauche, une église est déjà au soleil. Des groupes rapides nous dépassent, il m'étonnerait qu'on les revoie. Des forts, des casernes occupent les places stratégiques, face à la toute proche et menaçante Italie du XIX<sup>e</sup>. Tracée pour le même rôle stratégique, la route du Parpaillon devait alimenter ces forteresses en hommes, vivres et matériel depuis la haute vallée de la Durance. Les

---

<sup>1</sup> Lire à ce sujet, sous la plume de Raymond Henry, 'Une cigarette comme témoin !' (Cyclotourisme, revue de la FFCT, n° 619, décembre 2012).



skieurs ont remplacé les soldats et une belle route d'intérêt touristique s'offre à eux - et à nous - vers la station de Sainte-Anne. Autre époque, autre stratégie. Le revêtement est bon, la pente un peu rude. A l'avant, un autre cycliste. Tiens, c'est le Cent Cols que nous avons rencontré hier en compagnie de sa femme sur les pentes de la Cayolle et à qui nous avons confié notre projet. Il savait qu'il ne serait pas seul pour aller cueillir le col et son noble voisin, le Girabeau.

Fin de goudron. Un arbre de haute taille apporte un peu d'ombre à la chapelle Sainte-Anne, toute blanche, pimpante, son unique cloche abritée dans un modeste clocheton. La fontaine et son tuyau creusé dans une branche courbe, derniers bidons d'eau fraîche...

Le Parpaillon, *c'est maintenant*. *Yes we can* ! Slogans de campagnes, promesse d'une belle journée de vélo en montagne. Le chemin est bien large, caillouteux mais sans plus, les montagnes à notre droite, abruptes et dénudées, quelques arbres s'accrochent désespérément sur les pentes les plus hospitalières, la température s'élève. En contrebas, le ruisseau du Parpaillon, bien modeste en cette fin d'été, serpente au milieu de son lit de pierres. Nous franchissons un de ses affluents au pont de Bérard, un pont de bois posé sur de solides troncs. La borne placée nous informe que nous sommes à 1.841 m et à 9,995 km du tunnel. Donc, en étant moins précis, il nous reste 10 kilomètres à 8 % de moyenne.

Nous roulons à l'ombre de la forêt de mélèzes, un troupeau de brebis répond à l'appel du berger, encouragé par les aboiements du chien de service, scène pastorale paisible. La route flirte avec une courbe de niveau, derniers instants de répit. En pleine lumière, un pont de bois sur un soubassement de pierre, le torrent est à sec... Les cabanes de berger rappellent la présence humaine dans le décor maintenant nu que domine le Grand Parpaillon. Face à nous, un large vallon que sillonnent des sentiers et le souvenir du ruisseau du Parpaillon. Parpaillon, Parpaillon... c'est la marque repère du coin ! M'est avis qu'aujourd'hui, le pique-nique les fesses dans l'herbe tendre, la bouteille au frais dans l'eau bondissant du torrent, la sieste à l'ombre, faut oublier ! Ce sera casse-dalle, eau tiédasse, rocher rugueux, poussière du chemin et soleil généreux.

L'arrêt sera de courte durée, les choses sérieuses n'ont pas vraiment commencé et pourtant nous sommes en route depuis des heures, la légende se gagne, la légende,



non pas des siècles mais des heures... Je "pixellise" mes compagnons qui vont chercher un col supplémentaire et m'abandonnent à la pente, aux cailloux, aux photos, à mes réflexions... la solitude du coureur de fond et sa contrepèterie douteuse.

Des yeux, je parcours la crête à la recherche de l'échancrure qui marque le col géographique ; c'est quelque part là-haut, bien haut, plus haut que les lacets qui se rapprochent lentement au prix de nombreux tours de manivelles, de nombreux coups de guidon, imperceptibles ou plus violents et destinés à conserver l'équilibre... à se demander s'il faut avoir fait l'école de cyclotourisme ou l'école du cirque ! Ici, il faut donner un coup de rein plus énergique, accélérer le rythme de pédalage pour franchir une ornière, éviter une pierre instable. Là, la pente s'accroît, 'catche' sur les pédales comme on dit chez nous. Et toujours ce paysage sans vie apparente, le silence qui vient parfois troubler le passage d'un véhicule, berger au travail ou parasite en 4x4 qui veut lui aussi sa part de Parpaillon, et pourquoi pas le mont Blanc en hélicoptère ? Je repense aux dizaines de participants au Rallye du Parpaillon, partis de Gap sur de simples randonneuses, qui passaient là au prix d'une longue journée d'efforts... le cyclotourisme a bien changé.

Des réflexions, des cailloux, des coups de pédales, oui, mais d'entrée du tunnel, point ! Et pourtant, elle est là, quelque part, derrière un virage. La vue se dégage vers l'est, de hauts sommets enneigés apparaissent, sont-ils italiens, français ? La piste se fait plus rectiligne à flanc de montagne. Tout au bout, un virage à gauche, je sens l'approche du but. Et voilà qu'apparaît la plateforme à l'extrémité de laquelle se dessine le trou noir de l'entrée du tunnel. Non pas un vulgaire trou ouvert dans la montagne, mais un trou enchâssé dans un élégant mur de pierre, un ouvrage d'art... N'empêche qu'au-delà, c'est gueule béante du tunnel qui exhale un air glacé et dans laquelle ont, depuis longtemps, disparu mes compagnons de route (relire le début de texte !). Des plaques scellées dans le mur rappellent le nom des personnalités militaires qui ont contribué au percement du tunnel... j'ai une pensée pour les ouvriers civils et militaires qui se sont tapés le boulot à coup de pioches et de pelles. Quelques ruines de bâtiments, un ouvrage inutile que vont emprunter quelques casqués juchés sur leurs quads pétaradants verrues anachroniques.



Il est temps de repartir tranquillement, de revenir sur terre. Près de la chapelle, la fontaine coule toujours, son jet plus ou moins abondant remplissant sans relâche l'abreuvoir creusé dans un tronc.

Regroupement général, la prochaine halte se fera, bien sûr devant un autre abreuvoir de 25 cl, à la terrasse d'un café de Barcelonnette, où nous faisons plus ample connaissance les uns avec les autres. Quelques pages du Chauvot font les frais de notre conversation.

**Georges Golse**  
(CC n° 124)

**Revue n°41 - 2013**



## 53 - Le tunnel

### **Tout au bout la lumière du jour, et la liberté enfin !**

Ce passage légendaire, col hors du temps, qui depuis un siècle attire les pèlerins de tous cycles, me fait rêver depuis mes premiers pas dans la confrérie.

Avec Jean Perret nous avons tout prévu et tout calé : les détails du circuit, le mois, le jour, l'hôtel pour l'un, le camping pour l'autre, le grand beau temps et, griotte sur le gâteau... les femmes sont d'accord.

Enfin presque tout : une semaine avant, à Lescherraines, Jean se brise la clavicule !

A ce stade de projet, pour moi il n'est plus question de renoncer. Tant pis pour Jean le malheureux, il devra patienter et attendre des jours meilleurs.

Vendredi 10 août 2012, mon rêve est devenu enfin réalité.

Il fait frais : 10° C au compteur. Sur le goudron ça monte très fort dès le départ, mais gonflé à bloc j'avance vite. Le dernier hameau encore endormi est rapidement derrière moi. Les clairs obscurs du soleil rasant, les beaux lacets dans les mélèzes, les prairies bordées d'épilobes, et tout ce silence... quel bonheur d'être ici !

A la Cabane des Espagnols<sup>2</sup> surplombant un petit pont, le goudron s'arrête, place à la piste. Le tête à tête avec la pente devient alors un combat. Dans les secteurs ravinés il faut zigzaguer entre les pierres saillantes et les ornières. Quelques rares chants d'oiseaux entrecoupent la litanie monocorde des crampons qui mordent le gore

---

<sup>2</sup> Entre le 27 Janvier et le 12 Février 1939, environ 500.000 Espagnols civils et militaires fuyant le Franquisme arrivent en France. Les réfugiés sont envoyés dans les camps. Dans le hameau de la Chalp (dernier hameau du récit), un camp d'Espagnols a été installé au début de l'été 1939. Ils avaient été envoyés en vue d'être employés pour l'entretien et la réfection de routes présentant un intérêt militaire (dont celle du col d'aujourd'hui). La 'cabane des Espagnols' servait d'abri pour les outils du chantier. L'auberge et l'abri se situaient en bas du col, pour se protéger des températures peu clémentes et pour bénéficier de plus d'espace. Ces travailleurs 'volontaires' resteront enfermés, séparés de leur famille et sous bonne garde militaire. Ils ont été employés à une série de travaux d'intérêt national.



poussiéreux. De ci de là, le sable garde en mémoire l'empreinte volatile de pas d'hommes et d'animaux, pneus de VTT, 4x4... combien sont-ils à être passés ici ?

Un bruit de moteur m'arrache soudain de ma solitude... un véhicule descend lentement, le conducteur me salue de la main. La forêt qui s'éclaircit laisse abondamment pénétrer le soleil. Aucun répit dans la pente, et encore des lacets, je préfère ça aux lignes droites. Le compteur indique 5.2 km/h. Je descends et marche quelques mètres pour me détendre un peu, la vitesse aussitôt se réduit à 4 km/h. Je bois tout en marchant, la sensation d'asphyxie est moins forte. Sur la gauche, j'aperçois enfin le saut vertigineux de la cascade qui gronde sourdement depuis un certain temps.

Un bruit de moteur... encore ! Un, puis deux 4x4 kaki me dépassent à faible allure, le deuxième arbore un drapeau anglais collé à l'arrière. Ils entraînent derrière eux un nuage de poussière grise, j'enrage... ils auraient mieux fait de rester sur leur île et d'aller aux JO !

Je m'arrête carrément, pose mon sac à dos et m'assois sur un rocher bas, le temps que tout s'apaise.

Dix minutes après, au détour d'un lacet, je retrouve les britishs qui, descendus de leurs véhicules, admirent le paysage. Sur ce point, je suis d'accord avec eux, les marmottes aussi, il est sublime.

Dans le creux du vallon à la rase prairie, le cours d'eau s'écoule, subrepticement, entre les îlots blanchis de floconneuses linaigrettes. Perché au-dessus de la piste un petit refuge en pierre veille sur ce jardin alpestre.

Mais le bonheur est furtif... les véhicules approchent... c'est l'autoroute !

Bourrés de touristes, deux 4x4 tractant chacun une remorque comble de vélos-trottinettes aux grosses roues de motos me dépassent. Je ne sais s'ils sont moqueurs ou respectueux, mais j'ignore leurs saluts !

Je fais un petit aller-retour pour grappiller sur la droite un col tout proche. A presque 2.500 mètres, la vue à 360 degrés est grandiose et d'ici j'aperçois enfin mon objectif !



Trois lacets plus haut, arrêt photo, le col précédent est très visible. Le tintement clair des clarines me fait découvrir un immuable troupeau de vaches dans un pli du vallon.

Lorsque j'arrive au tunnel, les touristes aux vélo-trottinettes occupent toute la largeur de la piste et de la plateforme d'entrée. Sans descendre de vélo je traverse ce nuage bariolé, bruyant et gesticulant, entends quelques saluts et stoppe devant la gueule noire béante.

Les hautes portes métalliques, rabattues, sont couvertes d'autocollants et d'inscriptions de toutes sortes. Quelques photos pour immortaliser l'évènement s'imposent.

Tenant d'une main la lampe à dynamo et de l'autre le vélo, je m'enfonce dans l'angoisse. Quelques pas plus loin, je suis plongé dans une nuit d'encre, mon cœur fait un boucan d'enfer. Pour un filet de lumière quelques tours de manivelle sont nécessaires, mais tout en poussant le vélo c'est très malcommode.

D'imprévisibles mares me poussent à marcher très près du bord, les embouts de guidon raclent la paroi et il pleut de la voute : << quelle m... ! >>

J'ai une brutale envie de faire demi-tour et de vite me << barrer >> de ce trou.

Je croise un couple à pied qui me demande si ça va ! Merci, c'est une attention sympa. Tout au bout la lumière du jour, et la liberté enfin !

Le versant sud est encore plus inondé de soleil et de côté aussi les portes sont taguées. Quatre randonneurs discutent et plaisantent. D'un peu plus loin j'observe le passage au-dessus du tunnel, un énigmatique sentier monte à l'assaut de l'abrupt et rocailleux adret. Ce méchant crapahut ne me dit rien qui vaille, tant pis pour le col géographique !

Je reprends le chemin inverse non sans avoir rechargé la lampe. Dans les ténèbres, les yeux blancs tremblotants de deux motos me font sursauter. Il ne manque plus que des rats ! Cette idée me hante... Pas un chat versant nord, magnifique ! Idéal pour faire une pause. A l'endroit où je m'arrête je trouve par terre une belle lampe frontale Petzl en parfait état de marche. Pourquoi ne l'ai-je pas trouvée avant ?





Bienheureux, délivré, je goûte une lente descente, je rattrape même les derniers velo-trottinettes paumés dans la poussière et la caillasse.

J'entendrai très longtemps ricaner dans mon dos l'horrible tunnel du Parpaillon.

**Alfeo Lotto**  
(cc n° 5650)

**Revue n°41 - 2013**



## 54 - Le Col du Parpaillon, Cap Horn du tourisme à bicyclette...

**'...Ce qui pouvait être un grand col alpin avant l'ère de l'automobile...'**

C'est un lieu historique du cyclotourisme français, ignoré depuis bien d'années par certains cyclotouristes. Ignorance obligée compte tenu du matériel de compétition quelquefois utilisé à tort pour le tourisme à bicyclette et qui interdit, ou limite en tout cas, l'accès aux cols muletiers.

Pourtant l'histoire du tunnel est remarquable avec la visite de cyclotouristes français en 1901, après sa construction. En 1903 et 1909, Paul de Vivie, dit Vélocio, inventeur du cyclotourisme, a franchi, avec ses amis, le tunnel du col du Parpaillon donnant toutes ses lettres de noblesse à un site devenu, depuis, mythique pour les randonneurs à bicyclette.

Le tunnel du Parpaillon a été construit entre 1891 et 1898 pour permettre la jonction entre les vallées de l'Ubaye et de la Durance... << Il a été ouvert par les troupes du Génie Militaire comme beaucoup de passages jalonnant la grande traversée des Alpes. La chance du Parpaillon est de s'être trouvé en concurrence avec le col de Vars permettant de relier les mêmes vallées mais ce dernier à une altitude inférieure de 500 m. Lorsque le goudron a fait son apparition, c'est tout naturellement que le col du Vars en a été gratifié ! Le col du Parpaillon est donc un des derniers témoins car non goudronné de ce que pouvait être un grand col alpin avant l'ère de l'automobile...>> (Source : René Poty CC n° 530).

Trois amis randonneurs à bicyclette : Régis le plus jeune, Luc le moins vieux et Jean-Pierre le plus ancien ont attendu la fenêtre météo favorable pour << attaquer >> au départ de Jausiers, par son côté sud-est, ce géant qu'est le col du Parpaillon et son tunnel légendaire...

Le miracle météorologique s'est produit le mardi 29 juillet 2008. C'est à 5 h 45, que nos amis ont pris la route en direction de la Condamine-Châtelard, afin d'emprunter la petite route puis le chemin qui mènent au col. Soit 17.2 km de montée, 7,87 % de rampe moyenne, 10 % maxi, 1.355 m d'élévation.



La rampe est difficile sur les six premiers kilomètres depuis La Condamine avant d'atteindre la chapelle Sainte-Anne.

Après la chapelle, la route goudronnée se transforme en un affreux chemin de terre et surtout de pierres, tant il est défoncé par les 4x4, quads et motos tout-terrain. Nous avons même vu la tôle de protection d'une simple automobile... c'est dire l'état de ce chemin qui, depuis 1898, était reconnu comme un itinéraire tout à fait cyclable pour des bicyclettes de type 'randonneuses', y compris chargées de sacoches, pour l'autonomie, comme les nôtres... !

A l'office de tourisme de Jausiers, nous avons découvert, sans plus d'inquiétude, que cet itinéraire était un circuit VTT de couleur noire donc considéré comme très difficile... et nous, avec nos bicyclettes et nos sacoches, chargés comme des mulets, nous étions en pleine ascension... il faut dire le plus souvent à pied.

Arrivé au tunnel, à 2.637 m, Luc n'a pas manqué de tenir sa parole en déployant au-dessus de l'entrée, le drapeau tibétain en soutien à un peuple opprimé...

Après moult photos, nous nous sommes engagés dans le tunnel, avec les lampes électriques, cependant munis de sacs poubelles aux pieds pour éviter de prendre l'eau dans les innombrables trous qui jalonnent la traversée longue de 468 mètres.

Au beau milieu du tunnel, nous avons dû nous coller à la paroi pour laisser passer un énorme 4x4 immatriculé aux States, aux 6 phares aveuglants, conduit par un cow-boy de 150 kg... Vous imaginez notre état d'esprit à ce moment-là !

Après le franchissement relativement facile du tunnel, nous avons grimpé le col << réel >> (2.783 m) situé au-dessus. Puis nous avons gagné le col de Girabeau (2488 m) où, après le déjeuner, nous avons dû prendre la décision, réfléchie, de retourner à Jausiers en franchissant une seconde fois le tunnel, la météo devenant menaçante et le chemin complètement défoncé nous faisant craindre la casse de matériel. Notre balade, envisagée sur deux jours avec un bivouac au col de la Coche, est remise à une autre fois...

Nous avons cependant un grand regret, celui de ne pas être descendus jusqu'à Crévoux pour signer le Livre d'Or du Parpaillon. Nous avons préféré la prudence à la



galère... savoir renoncer en montagne est une preuve d'intelligence responsable... ce sera pour une prochaine fois, peut- être !

Mais quel merveilleux périple au milieu d'une nature sauvage peuplée des marmottes... Aucun incident technique à déplorer grâce à l'utilisation d'un matériel adapté à la randonnée !

**Jean-Pierre Cance**

(cc n°4778)

**Revue n°41 - 2013**



## 55 - Mon Parpaillon

Membre de la confrérie des Cent Cols, après avoir franchi les deux magnifiques cols muletiers que sont le col Mitja (2.367 m) dans les Pyrénées-Orientales et le port d'Aula (2.260 m) en Ariège, un seul me manquait, le mythique tunnel du Parpaillon à 2.632 m dans les Alpes-de-Haute-Provence.

A 75 ans, ce rêve est enfin devenu réalité et je le dois à notre président Régis Paraz qui avait programmé la sortie les mercredi 21 et jeudi 22 août 2013.

Arrivée la veille à Guillestre pour rejoindre à vélo la station de Risoul où nous passons la nuit.

Départ de Risoul à 8 h 30 le mercredi pour aller franchir le col de Chérine (2.270 m), le col de Valbelle (2.372 m), le col de Saluces (2.444 m), le col Sans Nom (2.683 m), le col de Jaffeuil (2.503 m) et le col de Vars (2.108 m). Au total pour ce mercredi, 7 cols pour 45 kilomètres.

Etape quinze kilomètres plus bas, au village la Condamine et à l'hôtel du Midi où la patronne et sa fille nous ont admirablement soignés.

Jeudi 22 août, départ à 8 h 30 après un super petit-déjeuner à l'hôtel, à 1.300 m d'altitude.

La route de ce col mythique part justement du pied de l'hôtel, goudronnée sur environ huit kilomètres, ensuite l'aventure commence sur une piste très difficile pour moi. Que c'est beau cette montagne et l'arrivée au sommet à l'entrée du tunnel que l'on aperçoit au dernier moment, à 2.637 m, et quel soulagement !

Après quelques photos prises à l'entrée, la traversée du tunnel, long de 520 mètres, fut pour moi laborieuse, j'avais oublié ma lampe ; au bout de 50 mètres, j'étais obligé de descendre de vélo, je ne distinguais rien et je partais dans tous les sens, en pataugeant tout le long du parcours.

Photos également à la sortie, avant d'aller rejoindre le col de Girabeau (2.488 m), deux kilomètres plus bas et après deux jolis petit raidillons à 15 %, puis de poursuivre par une descente de 20 km très dangereuse (grosse caillasse), rejoindre la route



goudronnée et, après 65 km, atteindre Crévoux et Guillestre via la route en balcon au-dessus de la Durance.

Merci à notre président qui m'a permis de réaliser ce rêve, faire le Parpaillon.

Etaient présents aussi mon ami Gérard Fillion-Robin, de Grasse, ainsi que deux couples, Christine et Pierre Charnay et deux futurs membres des Cent Cols, spécialistes de randonnées à raquettes en haute montagne, Joëlle et René Chautemps.

Merci à vous tous de m'avoir soutenu, sans vous je crois que, à 75 ans, je n'y serais parvenu.

Je suis membre de la confrérie des Cent Cols depuis la revue n°9 de 1981, ce qui me fait 32 ans de présence dans la famille, pour un total, après ces deux jours, de 1957 cols à mon actif dont 193 à plus de 2000m d'altitude.

Amicalement.

**Note de l'auteur :**

Aux membres de la confrérie qui veulent effectuer cette randonnée, je recommande de faire la montée du côté de Barcelonnette et, bien sûr, depuis le village de la Condamine.

Pour moi la descente de l'autre côté sur Crévoux est trop dangereuse.

Et, surtout, si vous voulez tenter l'aventure, n'attendez pas d'avoir mon âge !

**Jean Dejean**

dit **Kikou**.

(CC n°1403).

de Limoux,

**Revue n°42 - 2014.**



## 56 - Un col de légende, le Parpaillon

<< Parmi les centcolistes, il y a ceux qui ont fait le Parpaillon et les autres >>.

A la lecture de cette affirmation, sentence lapidaire relevée sur un blog, ce fut comme une commotion galvanique.

Suspendant ses palpitations l'espace d'un instant mon cœur se serra, ma gorge se noua, tous mes sens se troublèrent... Foutaises ! Je n'ai jamais fait ce col et je ne me sens pas moins centcoliste pour autant. De dépit je fermais la page de ce blog et éteignais mon ordinateur. Je pensais en rester là. En fait, je fus touché au vif.

Tout au long de l'hiver cette assertion distilla insidieusement son venin en semant le doute et en se rappelant à mon amour-propre. C'est ainsi que je me suis surpris de temps à autre à consulter quelques sites internet sur ce col mythique, à parcourir une carte IGN pour le localiser précisément, à compulser des ouvrages, à me renseigner sur des blogs de cyclistes ayant vaincu ce géant alpin. Car il s'agit bien d'un col singulier, hors normes, monstre sacré du cyclisme.

Quelques chiffres éloquentes : séparant la vallée de l'Ubaye et celle de la Durance, il culmine à 2.637 m. 18 km d'ascension, 1.400 m de dénivelé par le versant sud, une piste s'élevant dans d'impressionnants lacets jusqu'au tunnel sommital, 468 m à franchir dans une quasi obscurité les yeux rivés sur le point lumineux de la sortie. Le tout dans un cadre grandiose, ambiance haute-montagne. J'ai ainsi appris à le connaître, à l'appivoiser et, progressivement, l'idée d'accrocher ce col à mon palmarès fit bientôt place à une irréprensible envie ; puis à l'envie succéda le besoin impérieux de la dompter. L'idée avait fait son chemin, j'étais pris au piège, le Parpaillon m'avait attiré dans les mailles de son filet.

Reste à organiser ce défi : mes jours de congés sont comptés, ce col est somme toute dans une région reculée de France, difficilement compatible avec un déplacement professionnel !

Convaincre femme et enfants - qui ne rêvent que de la mer - de passer leurs vacances au fond de la vallée de l'Ubaye (vallée méconnue qui, de prime abord, n'attire guère



l'estivant) ne semble pas chose aisée. Tâche ardue, il va falloir jouer serré et déployer d'habiles tactiques, user de stratagèmes machiavéliques : tout d'abord éveiller la curiosité de ma femme en laissant régulièrement le PC négligemment allumé sur un site présentant les trésors de cette vallée (les pittoresques et somptueuses villas mexicaines de Barcelonnette, les forts suspendus aux rochers surplombant la vallée...), glisser de temps à autre l'idée de vacances alpines plus saines pour l'activité physique des enfants, vanter le climat lénifiant de la montagne, se faire le chantre de l'esprit d'authenticité propre aux régions rurales contrastant avec les flonflons et paillettes de la Côte, arguer des prix plus raisonnables des locations... six mois. Six mois de travail. Six mois de manipulation (ou généreuse capitulation de ma femme). Et, un jour de juin 'le hasard ne favorisant que les esprits bien préparés', providentielle coïncidence je clique sur une validation de réservation à Jausiers, village sanctuaire du cyclisme situé au pied du Parpaillon (et accessoirement de la Bonnette).

C'est gagné ! Le camp de base étant dorénavant établi, reste à échafauder le plan d'attaque : reconnaissance du parcours sur la carte IGN, location du VTT (je ne suis qu'un centcoliste inconditionnel de la route), consultation de sites internet, lecture de blogs...

Toute aventure, tout voyage et, a fortiori toute conquête d'un col de légende se vit trois fois :

- avant, c'est-à-dire durant la préparation,
- le jour J de l'épreuve,
- et pour le restant de sa vie.

Un souvenir impérissable. La phase préparatoire est un moment délectable au cours de laquelle nous savourons la montée à l'avance. Durant les mois qui précèdent : rêver sa montée, consulter les cartes, étudier les courbes de niveau, les lacets, les points remarquables, les pourcentages et le dénivelé, ...et puis la veille : préparer méticuleusement son vélo, choisir sa tenue, garnir sa musette d'un casse-croûte roboratif, se livrer à de savants mélanges pour une décoction magique censée redonner le coup de fouet attendu... une ascension comme le Parpaillon se prépare autant mentalement que physiquement.





Combien de fois l'avais-je déjà monté en rêve durant le printemps qui précéda : dans mon lit avant de sombrer dans les bras de Morphée, au volant de ma voiture en me rendant au travail sur ce déprimant périphérique perpétuellement embouteillé, voire en affichant un sourire béat durant les soporifiques réunions de travail.

Rêver une ascension de col c'est déjà l'avoir mentalement monté. Pour reprendre une formule empruntée à Marek Halter << Certes, un rêve de beignet, c'est un rêve, pas un beignet. Mais un rêve de voyage, c'est déjà un voyage >>, formule aisément transposé au vélo qui donnerait << un rêve de col, c'est déjà un col >>.

De là à faire figurer sur la liste du tableau d'honneur tous les cols engrangés en rêve... les membres du bureau des Cent-Cols sauront apprécier l'idée... je leur laisse le soin d'en débattre lors de la prochaine Assemblée Générale.

16 août 6 h 30 : départ dès potron-minet de Jausiers. Quelques kilomètres sur une nationale, déserte à cette heure ; aux Condamines, village encore paisiblement endormi sous l'œil protecteur du fort des Tournous, je bifurque à gauche direction Sainte-Anne. La route s'élève progressivement en lacets dans un silence que seuls viennent rompre le grondement du torrent du Parpaillon, les cris perçants de quelques geais matinaux et des cloches au loin annonçant 7 h. Peu avant Sainte-Anne, j'emprunte une petite route forestière, petit répit pour se refaire la cerise dans une odeur de foin séché de fin d'été. Enfin la chapelle Sainte-Anne. Le temps d'ingurgiter quelques barres de céréales et de compléter ma gourde à la fontaine, l'ascension reprend sur une piste serpentant les mélèzes.

Soudain à l'approche de la cabane du Parpaillon, le panorama s'ouvre sur une vallée grandiose. Le soleil inonde déjà les sommets, mais la vallée baigne encore dans l'ombre. << Là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe calme et volupté >><sup>3</sup>. Je suis seul.

C'est dans ce cadre somptueux que les choses sérieuses commencent, d'interminables lacets se dessinant sur le flanc de ce Parpaillon me donnent le ton de la suite. L'ascension se fait paisiblement, m'enivrant de cette solitude, de ce silence qui règne, de cette odeur du jour qui se lève, de ces sommets qui se découvrent au

---

<sup>3</sup> 'L'Invitation au voyage' de Charles Baudelaire.



fur et à mesure de la montée. Tous les sens en éveil, je vis ! Certains font du vélo pour donner un sens à leur vie, d'autres pour donner de la vie à leurs sens. Je m'élève, j'atteins les premiers rayons du soleil qui me caressent d'une chaleur bienveillante, quelques marmottes juchées sur des rochers m'encouragent de leurs sifflements avant de disparaître peureusement. Un rapace tournoie, escompterait-il mon trépas ?

Quand subitement au détour d'un virage : l'apparition ! L'entrée du célèbre tunnel ! Encore quelques hectomètres et le Parpaillon est vaincu. Je salue au passage le génie... du Génie militaire qui permet de franchir ce col inaccessible. Je m'aventure dans ce boyau sombre et humide. 468 m, une traversée avec pour seul point de mire le point lumineux de la sortie, pédaler au juger, surtout ne pas poser le pied à terre si j'en juge les sensations de boue et d'eau sous ma roue.

Sur l'autre versant un panorama à couper le souffle également, << la vie ce n'est pas respirer, c'est avoir le souffle coupé ! >> je doute que ce soit à l'issue d'une ascension de col qu'Hitchcock ait prononcé de telles paroles, néanmoins elles sont à propos. Au loin les sommets enneigés des Écrins, je me repais de ces paysages et emmagasine toutes ces émotions vitales pour mon année laborieuse au boulot. Un aller-retour rapide au col de Girabeau histoire de grossir la liste des plus de 2000 m et de profiter de la vue plongeante sur le lac de Serre-Ponçon, puis j'entreprends le retour.

A Jausiers, le clocher de l'église Saint-Nicolas-de-Myre m'accueille de ses douze coups de midi lorsque j'atteins le village natal des frères Arnaud<sup>4</sup>. Juste à l'heure pour mettre le couvert (pour tranquilliser ma conscience), savourer une << Sauvage >>, bière locale brassée sur les pentes du col de Vars, et promettre à mes enfants un père de bonne humeur pour le restant de la journée.

---

<sup>4</sup> NDLR : Les frères Arnaud sont à l'origine du mouvement d'émigration des Ubayens au Mexique et en Louisiane au XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècle.



Le Parpaillon, on en fait une montagne, alors que finalement ce n'est qu'un col !

Mais quel Col !

**Bernard Weulersse**  
(CC n°6304)

**Revue n°45 - 2017**



## 57 - Mon Parpaillon (altitude 2.640 m)

Août 1993 depuis Embrun, je viens de faire un circuit difficile avec passage de trois cols dont deux muletiers à plus de 2000 m, Chérine et Valbelle, en vélo de course ; pour descendre ensuite sur la station de Risoul. Quelle galère, une folie, mais qui n'est pas un peu << dingue >> dans ce milieu pédalant ?

Avant de quitter les lieux pour obligations professionnelles, mon regard se porta une dernière fois sur les sommets environnants et mes pensées se perdirent dans les nuages. Le Parpaillon, il est là ce célèbre col muletier, mythique, et je suis à son pied. Un jour, me suis-je dit, tu pourras le marquer de ta griffe et signer le livre d'Or, témoin de ton passage. Je n'y pensais pas de sitôt car une année plus tard le rêve se concrétisa... partiellement. Août 1994, je suis en vacances, même région, pour une dizaine de jours avec trois objectifs dont vous vous doutez du principal.

Randonnée permanente << La route de la Lavande >> créée par Daniel Guérin, garçon sympathique de Grasse, trop tôt disparu à 58 ans à la suite d'une longue maladie<sup>5</sup>. Depuis Castellane circuit en étoile, belle randonnée avec passage de nombreux cols. J'en retiendrai principalement le contournement du grand canyon des gorges du Verdon par la corniche, magnifique lieu, et ma visite à Moustiers-Sainte-Marie classé parmi l'un des 157 plus beaux villages de France ; puis un détour au nord de Castellane, près du lac de Castillon, après une bonne grimpe, pour regarder de plus près la secte Mandarom où se trouvent de nombreux << illuminés >> croyant à la vie éternelle...

Opération col de la Glacière à vous donner des frissons, altitude 1.069 m, situé dans le Var. Un col bien particulier puisque se situant au cœur d'un terrain militaire où bien souvent se produisent des entraînements à tirs réels. Étais-je devenu réellement fou pour avoir voulu tenter le Diable ? Peut-être, mais pourquoi ne serais-je pas parvenu à le passer alors que j'avais lu de nombreux récits sur la revue du Club des Cent Cols (No. 8 / 13 / 16 / 21 / 23) dans lesquels des cyclos l'avaient franchi, alors ! Ce fut une réussite, sinon je ne serais pas là pour m'en vanter, n'est-ce-pas, mais Dieu, ce que j'ai

---

<sup>5</sup> Reprise par Gérard dont j'ai eu plaisir de faire la connaissance en 2002 dans les Dolomites.

Contact : gerard.fillion-robin@orange.fr. Tel : 04 93 70 60 31



pu transpirer. Durant mon passage, ma traversée dans un silence de mort, j'ai eu même le petit plaisir de rencontrer une biche.

Enfin mon Parpaillon. Je le connaissais << mentalement >> dans les moindres détails tant je l'avais étudié en feuilletant la revue Fédérale et surtout celles du CCC<sup>6</sup>. C'est en m'inspirant de ces récits que j'allais l'aborder dans les meilleurs conditions, mais c'était sans compter avec les aléas qui, somme toute, donnent du piment à toutes les aventures. Mon but : relier la vallée de la Durance à celle de l'Ubaye puis retour, en cueillant au passage deux cols supplémentaires à plus de 2.000 m : la Pare et Girabeau ; le tout dans la seule journée, joli défi.

Les jours précédents le temps fut superbe, mais cette fois il se dégradait et les orages menaçaient. Il n'était pas question de retarder l'échéance, je devais remonter chez moi le surlendemain. Mon séjour s'effectua avec la présence de ma compagne Odile. Sachant que les dix-huit premiers kilomètres se déroulent sur une petite route convenablement goudronnée, j'avais prévu de les parcourir avec mon vélo de course et de poursuivre jusqu'au final avec VTT de location ; ainsi se déroula l'opération suivante où Odile avec VTT dans le véhicule m'attendit à la Chalp pour que je puisse ensuite changer de monture.

Je partis du centre-ville en direction de Saint-André où, curieusement, il faut commencer par descendre jusqu'à Pont-Neuf, altitude 800 m, pour enjamber la Durance et débiter vraiment la montée. Le ciel était légèrement couvert, parfois le soleil faisait timidement son apparition et rien ne semblait inquiétant dans l'immédiat. Je me sentais bien et heureux en montant à l'aise avec mon 42 x 25.

Après quelques kilomètres, j'aperçus au loin un couple de cyclos que j'ai rejoint assez rapidement et avec qui j'entamais un brin de conversation. Ils me racontèrent être en fin de vacances après avoir cyclé à divers endroits et désiraient, tout comme moi, conclure par le col du Parpaillon. Ils n'avaient qu'une vague connaissance de ce dernier, même s'ils paraissaient être des cyclos chevronnés. Je montais avec monsieur (bon coup de pédale) jusqu'à l'intersection : la Chalp à gauche, Crévoux à droite ; où il

---

<sup>6</sup> Revues CCC No 8 / 11 / 13 / 15 / 16 / 21 / 22 / 23 / 42.

Revues FFCT de décembre 1994 et 2012.

Revue Le Cycle d'octobre 2011.



attendit sa femme en retrait un peu en arrière. Entre temps j'avais passé la chaîne sur le 28 dents à l'arrière car, il fallait l'admettre, pente assez régulière mais sévère. C'est à cette intersection que je laissais mon compagnon que, d'ailleurs, je ne reverrai plus. Je pris à gauche où, après la traversée du petit hameau, je retrouvai Odile et, tout en lui faisant part de mes inquiétudes sur la suite de l'aventure, car le ciel devenait de plus en plus inquiétant, je changeais de vélo pour les dix kilomètres muletiers.

Je n'ai fait que deux kilomètres et la pluie s'est mise à tomber, très fine d'abord, ensuite plus abondante. Arrêt rapide pour enfiler mon Gore-Tex. Je poursuis ma progression. Cette fois, je n'y échappe pas, c'est l'orage ; des éclairs zèbrent le ciel et ça tonne, je ne suis pas tranquille et si je me laissais aller je ferais demi-tour illico-presto, mais ce serait trop bête après tant d'espoir et être venu de si loin. Les grêlons après la pluie, c'est de plus en plus inquiétant. Les sommets paraissent sauvages ; on pourrait craindre << l'homme au marteau >> autrefois représenté par des dessins caricaturaux et humoristiques de Pellos. J'aperçois la cabane des Ecuelles, je suis sauvé.

Surprise ! Un couple de randonneurs touristes anglais s'y trouve déjà et, tout en enfilant des vêtements secs, puisque je suis trempé malgré le K-way, j'arrive à saisir quelques paroles. Ils sont partis très tôt à pied de Crevoux, ils sont montés au sommet puis redescendus pour se faire surprendre par cet orage au moment précis de leur passage devant cette cabane. Une chance pour eux partis sans aucune précaution, vêtements de rechange, K-way, etc. Quelle stupidité ! Après plus d'une heure d'arrêt, l'orage était passé, la pluie très fine ne cessait de tomber ; nous décidâmes de repartir chacun de notre côté.

À quelques centaines de mètres de la cabane sur la droite pour un petit détour, un chemin boueux me conduisit au col de Girabeau, 2.488 m. Il fallut davantage pousser le VTT que pédaler. Enfin sa majesté le Parpaillon m'apparût, mais bien tristounet dans son enveloppe brumeuse. À l'entrée du tunnel j'ai cherché un tube d'aspirine<sup>7</sup> sans succès et, comme il ne cessait de pleuvoir, je ne me suis pas attardé.

---

<sup>7</sup> Un cyclo avait laissé un message glissé dans un tube d'aspirine, précisant qu'après lecture on prenne soin de le remettre à sa place. Il devrait être coincé dans un joint sous une plaque côté gauche. Voir revue CCC N°21 page 51.



Sans éclairage, j'ai réussi cette gageure... en avançant prudemment, en équilibre, de faire la traversée du tunnel d'une longueur d'environ 500 à 600 m sans mettre pied à terre, dans l'obscurité presque totale avec comme seul point de repère, une toute petite lueur au loin ; le tout sur un chemin défoncé, boueux, avec ornières ; et idem pour revenir.

Le panorama d'une grande désolation et le temps sur l'autre versant n'en étant pas meilleur, c'est avec amertume et déception que j'ai décidé d'abandonner mon projet initial de relier les deux vallées ; ainsi que de grimper le col de la Pare (2.655 m). Le retour et la descente jusqu'à La Chalpe ne furent presque qu'une formalité, si j'excepte une chute sans gravité à cause de nombreuses rigoles sur le chemin.

Odile m'attendait patiemment, chaleureusement et tout sourire. Le soleil était présent ; en réalité l'orage n'était pas passé par là et elle ignorait qu'il n'en fut pas de même pour moi. À Crévoux, je voulus inscrire mon nom sur le livre d'Or, justifiant mon passage et, nouvelle déception, l'auberge était fermée<sup>8</sup>.

Une remarque non négligeable pour conclure : avec vélo de course et de bons pneus à bonne section, avec prudence, par temps sec je précise, il serait tout à fait possible de le grimper jusqu'au sommet ; mais malgré tout, si la goudronneuse ne passe pas par-là, le Parpaillon restera toujours le Parpaillon.

**Michel Ménard**  
(CC n°2035)

**Revue N°45 - 2017**

---

<sup>8</sup> De retour chez moi, j'ai envoyé une carte postale à l'auberge de la Ratelle pour signaler mon passage. Sur le livre d'Or, une petite place devait y être laissée pour poser ma signature un jour... prochain.



## 58 – Mon Parpaillon à moi

L'idée de gravir le Parpaillon me trottait dans la tête depuis plusieurs années, mais l'article paru dans le dernier numéro de la revue du CCC a été le déclencheur de cette folle idée. Nous devons, Elisabeth et moi, nous rendre en camping-car près d'Embrun début Octobre. Mon VTT était déjà rangé dans la soute. La météo étant des plus clémentes à cette époque de l'année, le 8 octobre nous sommes à Crévoux, à onze km du fameux Parpaillon et à 1.100m de dénivelé de son tunnel !

Le lendemain matin, il fait grand beau. Le moment du départ pour un événement exceptionnel est toujours excitant. Je me donne trois heures pour arriver à bout de ce mythique 2.637 m. En réalité deux heures et demie me suffiront. Deux heures et demie pour 11 km, cela peut paraître petit, mais je dois de rester modeste, la performance pour moi est de réussir mon pari et non pas de battre un record. Plutôt que de faire une description linéaire de cette ascension, - d'autres l'ont fait bien avant moi et bien mieux que je ne saurais le faire - je préfère en donner un ressenti personnel.

### Les Espagnols et l'armée

Parti à 9 heures de Crévoux, je suis seul, absolument seul dans cet univers minéral que même les marmottes semblent déjà avoir déserté pour prendre leurs quartiers d'hiver. Pas un bruit, pas un brin de vent. Le silence m'environne. J'entends d'ici un vent de désapprobation d'oser partir seul dans ce milieu inhospitalier. Seul témoin d'une activité humaine passée : ce chemin tantôt rocheux sur lequel je parfois je roule, parfois je pousse ma monture. Parfois aussi je m'arrête simplement pour m'imprégner de la majesté des lieux et constater l'absence totale de réseau. En passant devant la cabane des Espagnols, je prends le temps de lire les explications qui y sont données; j'imagine ces réfugiés espagnols qui ont déserté le régime franquiste et que l'armée française a réquisitionné pour remettre en état ce chemin d'intérêt militaire stratégique.

Au bout de deux heures je finis par me demander où il peut bien se cacher, ce tunnel. Ce n'est que dans les derniers hectomètres qu'il daigne s'offrir à ma vue, écrasé par le





massif du Grand Parpaillon au nord et du Petit Parpaillon au sud. Là, comme un gamin, je laisse éclater ma joie : - Je l'ai eu !

Mais nul écho ne me revient. Comme si le Parpaillon avait avalé ma voix. Bien entendu, mon Olympus immortalise l'instant devant l'entrée du tunnel. Les deux battants du portail d'entrée sont bardés d'autocollants marquant les nombreux passages en ce lieu, mais nulle trace de celui du CCC ; impensable qu'il n'y soit pas, pourtant je ne le trouverai pas.

Malgré le soleil de cette fin de matinée, l'extrême fraîcheur me saisit.

J'ai bien tenté la traversée des 500 m de la longueur du tunnel, mais le sol glaiseux est truffé de nids-de-poule, pleins d'eau et plus noirs les uns que les autres. Mon éclairage ne m'indique pas leur profondeur. Au bout d'un moment, les flaques me renvoient l'image inversée du bout du tunnel que je devine au loin. Malgré la sécheresse sévissant depuis plusieurs mois, l'eau goutte en permanence du plafond, rendant le sol d'autant plus glissant. Tant pis pour la vue sur la vallée de l'Ubaye qui m'attend à la sortie, je préfère faire demi-tour, prudence oblige.

### **Girabeau paysage**

Gavé de la beauté sauvage du site, j'entame la descente, mais avec l'intention d'aller décrocher en aller-retour le col de Girabeau (05-2488b) qui me semble à portée de pédale et facile d'accès vu depuis le Parpaillon. En réalité, avec mes modestes moyens, il n'en est rien, le poussage est souvent nécessaire. Mais au col, il y a la récompense, la vue sur le lac de Serre-Ponçon, 1.700 m plus bas.

C'est en retournant que je découvre le chemin grimpant en zigzags au col de Parpaillon, son tunnel minuscule perdu au milieu de ce désert minéral et le bleu du ciel. L'épicurien que je suis savoure le panorama grandiose et silencieux qui m'est offert et qui me donne un sentiment de toute-puissance.

J'imagine le chemin du col en plein été envahi de vététistes et de randonneurs montant à l'assaut du Parpaillon. J'imagine aussi ce paysage en plein hiver, enneigé, immaculé, perturbé par quelques randonneurs partis de Crévoux. Je m'étonne de ne



voir nul remonte-pente, les promoteurs de stations de sports d'hiver n'ont-ils pas encore réussi à investir le site ?

Je reprends le chemin inverse, lentement, pour continuer à profiter le plus longtemps possible de cette "montagne qui est si belle" si bien chantée par Ferrat. Je rêve de stopper la fuite inexorable du temps pour vivre intensément ces moments de bonheur, les retenir, les raconter à Élisabeth à mon retour, mais je sais qu'il me sera impossible de trouver les mots justes pour décrire l'ivresse de cette ascension.

Finalement, je retrouve le couvert de la forêt, le bitume et peu de temps après... Élisabeth venue à ma rencontre.

- Alors ? me questionne-t-elle.
- Mission accomplie !

**Noël Nominé -**  
Cent Cols n°4681

**Revue N°47 - 2019**



## 61 - Souvenirs cyclo-montagnards

Parmi les souvenirs marquants de mes aventures cyclo-montagnards, j'en retiendrai deux pour cet anniversaire du Club des Cent Cols.

### La montée du Parpaillon

En effet, dans l'histoire du cyclotourisme, on peut citer un col muletier devenu très tôt mythique : le Parpaillon, que j'ai eu la chance de grimper deux fois avec ma randonneuse 650B (dont la première avec mon frère Paul, avec descente de nuit !).

Situé à la limite des Alpes-de-Haute-Provence et des Hautes-Alpes, il culmine à 2783 m pour le col géographique, sur une crête séparant la vallée de la Durance et l'Embrunais de celle de l'Ubaye. Le tunnel est lui 150 m plus bas.

Ce col a été ouvert en 1911 par les troupes du Génie Militaire, comme beaucoup d'autres passages jalonnant la Grande Traversée des Alpes entre Thonon et Nice. Dès son ouverture officielle, et même avant, il a été emprunté par des cyclotouristes, dont Vélocio (en 1903 et en 1911), qui inscrivaient leur passage sur un livre d'or mis à leur disposition à partir de 1930 à l'hôtel du Parpaillon, à Crévoux.

Maurice Maître, l'un des membres fondateurs de la FFSC le 8 décembre 1923, l'a ainsi grimpé en 1930.

Il est conseillé de le monter depuis La Condamine-Châtelard (18 km) et de descendre sur Embrun (25 km) après avoir franchi le tunnel sommital, obscur et boueux. Il est préférable de choisir une ascension en solitaire, ou en groupe réduit, pour mieux profiter d'un silence quasi-total, seulement ponctué par les sifflements des marmottes que l'on peut aussi voir de très près.

C'est ainsi qu'en 1964, avec mon frère Paul, après la semaine fédérale de Digne, nous partons tardivement en vue de franchir pour la première fois ce légendaire col du Parpaillon.

Au-dessus de La Condamine, nous faisons le plein d'eau à la fontaine de la chapelle Sainte-Anne, et nous profitons au maximum d'une très belle journée ensoleillée, pour



engranger de nombreux souvenirs photographiques, au milieu de paysages grandioses. Le silence est seulement troublé par le sifflement des marmottes, dont nous apercevons furtivement quelques spécimens, et une de très près, captive à côté d'une bergerie.

Alors que nous avons calé nos bicyclettes contre un petit rocher, pour qu'elles nous servent de premier plan, elles ont disparu quand nous nous retournons pour le cliché : un coup de vent les avait fait basculer dans un trou, par chance sans aucun mal, mais quelle frayeur !

Notre progression, entièrement à vélo grâce à nos 650/35, à l'exception de quelques passages particulièrement caillouteux, est considérablement retardée par de violentes douleurs abdominales, dont Paul souffre de temps à autre.

Le résultat est que nous arrivons très tard au tunnel, à 2637 m, et qu'il fait presque nuit quand nous en sortons, après avoir pataugé, pour le traverser, dans la boue et dans l'obscurité.

Il fait très doux, avec un beau clair de lune intermittent, et nous abordons très prudemment la descente. Nos éclairages par "dynamo" sont insuffisants dans ces circonstances, mais le chemin de terre, avec de larges ornières, est bien meilleur de ce côté.

Mon frère, qui a une vision nocturne nettement supérieure à la mienne, arrivera à continuer sans encombre entièrement à vélo, alors qu'après plusieurs petites chutes, je me déciderai à parcourir la plus grande partie de la descente à pied. Lors d'une halte, nous posons nos machines contre ce que nous croyons être des arbres : ils tombent bruyamment, ce n'étaient que des ombres !

Trompés par les lumières du village, nous aboutissons à La Chalpe, que nous aurions pu éviter pour arriver directement à Crévoux où nous faisons étape. A l'auberge, nous prendrons le temps, le lendemain, de relater notre aventure sur le fameux livre d'or : le Parpaillon de nuit, ce ne doit pas être très fréquent !!

Je referai le Parpaillon en 1970, lors du rallye organisé dans le cadre de la SF de Gap, entièrement de jour cette fois, par un chemin considérablement amélioré et



entièrement cyclable des deux côtés, de bout en bout (du moins en 650). Mon frère viendra me rejoindre à la sortie du tunnel côté Crévoux, pour admirer le versant que nous n'avions pu voir la fois précédente.

### **La grimpe au Pico de Veleta**

C'est dans le sud de l'Espagne, en Andalousie, dans la Sierra Nevada, qu'on trouve la plus haute route asphaltée d'Europe.

Partant de Granada, il faut monter 43 km pour arriver au Pico de Veleta, troisième plus haut sommet de la péninsule ibérique, avec, à la fin une petite portion non goudronnée permettant d'accéder à la stèle sommitale, à 3398 m, la plus haute altitude que j'aie atteinte à vélo. Très agréable et longue descente du même côté, la route se terminant au pic, seul un sentier donnant accès à l'autre versant.

J'étais très heureux d'avoir réussi cette grimpe, un rêve qui me tenait à cœur, à 74 ans bien entamés, sans aucun problème respiratoire et cardiaque ; ce ne fut pas le cas de certains cyclos de notre groupe qui rebroussèrent chemin à partir de 3000 m. C'était en 2009, lors d'un deuxième séjour FFCT dans cette région, une première tentative lors d'un voyage précédent ayant échoué car nous avons été bloqués par une neige abondante.

**Henri Bosc,**  
Cent Cols n° 110

**Revue N°50 - 2022**